

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

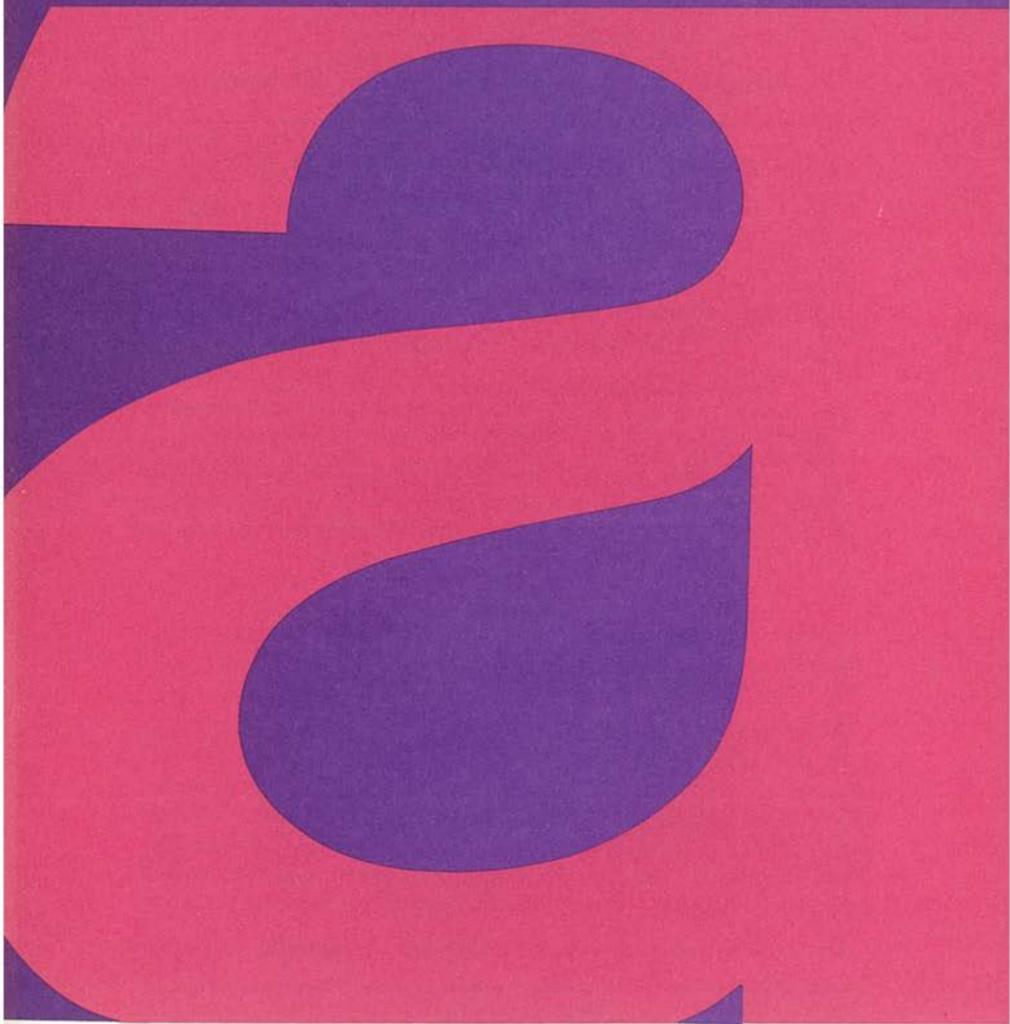
Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Mars 1980
27^e année

315

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	85 F	43 F
Etranger	110 F	55 F

Abonnement de soutien : 1 an : 110 F — Etranger : 130 F

Abonnement d'Honneur à partir de 160 F

Le numéro : 9 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes « ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à *Arcadie* à Paris.

Copyright « Arcadie 1980 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal 1980. N° 438 — Imprimé en France

Commission paritaire N° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

MARS 1980

SOMMAIRE

Journées nationales d' <i>Arcadie</i>	140
<i>Arcadie</i> en Champagne	141
Les forces en marche, par SERGE HENRY	145
Le prêtre sous le regard des autres, par MICHEL BLAIRAC	150
La galaxie <i>Arcadie</i> , par RENÉ SORAL	157
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE ..	162
Homosexualité et morale chrétienne	167
Pour ses longs et loyaux services, par JEAN-CHARLES DELPHANIS	169
Suicide et homosexualité (<i>suite et fin</i>), par PIERRE FONTANIE	176
Les prophètes ont disparu	185

LIVRES :

<i>Les conquêtes d'Alexandre</i> , de Roger PEYREFITTE	186
<i>Marinus et Marina</i> , de Claude-Louis COMBET	187
<i>Vénus et Junon</i> , de Gabriel MATZNEFF	188
<i>Sans aveu</i> , de Jacques LEMONNIER	190
<i>Les homosexuels célèbres dans l'histoire, la littérature et les arts</i> , de A.L. ROWSE	191
7-14-17, de Geneviève PASTRE	192
<i>Ce n'est pas parce que la musique est belle qu'il faut pleurer</i> , d'Alexandre d'ARÇAIS	193
<i>Les Noronsoff</i> , de Jean LORRAIN	195
<i>Homo-logie</i> , de Michel d'HERMÈS	197

CINÉMA :

<i>Comme une femme</i> , de Christian DURA	199
<i>Le voyage en douce</i> , de Michel DEVILLE	200

JOURNÉES NATIONALES D'ARCADIE

Lors du congrès international de mai 1979 à Paris il a été décidé qu'outre un congrès international à Paris tous les cinq ans, et un colloque national au milieu de ces cinq années dans une ville de province, des journées nationales se tiendraient à Paris.

Celles-ci sont fixées au samedi 1^{er} et dimanche 2 novembre 1980.

Elles se tiendront au Palais des Congrès de la porte Maillot à Paris.

Le programme en sera donné ultérieurement.

Que les Arcadiens et les Arcadiennes de toute la France réservent donc déjà ces deux journées pour participer à cette importante manifestation.

Le colloque national aura lieu en novembre 1981. La ville n'a pas encore été choisie.

PARLEMENT EUROPÉEN

Mme Van den Heuvel, membre du Parlement de Strasbourg, a posé une question à la Commission des Communautés européennes et au Conseil des Communautés européennes au sujet des instructions données par le Ministère de la Justice des Etats-Unis d'Amérique concernant l'octroi de visas d'entrée aux homosexuels.

« La Commission a-t-elle pris connaissance des informations publiées par la presse concernant cet octroi de visas ? La Commission partage-t-elle l'avis selon lequel il s'agit, en l'occurrence, d'une grave violation des droits de l'homme ? La Commission est-elle disposée à s'informer auprès du Gouvernement américain des raisons de cette mesure et à publier le résultat de cette démarche ? »

Si réponse il y a, nous la ferons connaître.

ARCADIE EN CHAMPAGNE

Créée en 1974, la Délégation d'*Arcadie-Champagne* s'est découverte deux missions : l'une interne, au service des Arcadiens de la Région ; l'autre externe, par une ouverture sur la société, dans le but d'informer les non-homophiles et d'établir un dialogue avec eux.

*

C'est à l'occasion de réunions-repas, réalisées chez un Arcadien, que nous nous retrouvons. Certes, la teneur amicale et fraternelle, la joie de se connaître ou de se revoir, le climat de sympathie humaine apportent à ces carrefours une densité d'authenticité qui permet à certains de nos provinciaux de passer un moment assez inhabituel pour eux, dans une atmosphère en parfait accord avec leur nature profonde : chacun se sent bien, chacun peut parler librement et s'inspirer s'il le désire de l'expérience des autres. Se retrouver parmi nos semblables, loin des préjugés et des pressions sociales qu'inflige quotidiennement notre orientation sexuelle et affective, voilà qui crée une ambiance propice qui peut ouvrir la porte à des frères isolés sur un meilleur accord avec eux-mêmes, pour un destin plus clair. La prise de conscience plus sereine de sa propre dimension homophile peut se révéler comme une véritable richesse, source de bonheur et de joie. C'est pourquoi nous nous efforçons d'animer nos retrouvailles sous les thèmes de l'accueil et de la chaleur humaine.

Ces rencontres, qui prolongent en province de façon plus vivante la vie d'*Arcadie* et de son esprit, permettent surtout d'une part d'aborder les situations individuelles dans le

cadre des relations avec la famille ou avec le milieu professionnel, à travers les réussites comme à travers les problèmes. Elles permettent surtout d'autre part la circulation des informations régionales, ce qui nous donne un cliché de notre situation relative au sein de notre contexte régional. Ce contact réaliste avec le terrain est important car il permet de confirmer ou d'orienter l'action d'*Arcadie-Champagne*.

Une action qui, dans le cadre d'une Délégation, nous l'avons bien compris, doit s'orienter essentiellement sur l'extérieur, dans la perspective de préparer un meilleur terrain favorable au bonheur collectif de tous les homosexuels de la région. L'évolution de notre condition dépend de celle de la mentalité. C'est bien en informant les non-avertis que nous pensons progresser vers cet objectif.

Pour cela, nous adressons la revue *Arcadie* aux personnalités de la Justice, de l'Eglise, de l'Enseignement, du Corps Médical, de la Police, ainsi qu'aux responsables de diverses associations de toutes tendances politiques ou religieuses.

Dans le même souci, nous essayons d'organiser des débats avec le soutien des collaborateurs d'*Arcadie* ; nous proposons de mettre à la disposition des M.J.C., des Centres Culturels, des philosophes, des professeurs, des juristes, des scientifiques, capables d'apporter une information objective et compétente sur le problème homosexuel.

Dans ce cadre, *Arcadie* a participé à un débat sur la sexualité à la M.J.C. de Romilly-sur-Seine, puis a obtenu l'accord du conseil d'administration de la M.J.C. d'Epernay pour que se produise dans ses locaux l'exposition de Besançon, étayée d'une conférence-débat sur l'homosexualité.

Malheureusement *Arcadie* a dû retirer sa participation au débat en considération de celle concomitante prévue de groupes politisés dont l'esprit est incompatible avec celui de notre mouvement apolitique. En fait, *Arcadie*, soucieuse d'informer objectivement un public non averti, a refusé de cautionner par sa présence un débat qui risquait fort de déborder de ses vraies intentions.

Arcadie a une toute autre conception de la trempe nécessaire et de la compétence à avoir pour qu'un tel débat atteigne son objectif, et nous déplorons à deux reprises l'avortement de l'entreprise : parce que nous étions à l'origine de cette affaire et que nous n'apprécions guère de nous faire chipper le fruit de nos efforts, mais et surtout parce que nos objectifs restent insatisfaits.

L'essentiel reste à faire, dès que l'environnement le permettra.

Dans le cadre de la presse locale, voici l'extrait d'un article paru dans le journal *Aube-Contact* sous la plume de son Directeur :

« Outre les clignotants économiques — chômage, inflation, baisse du pouvoir d'achat... — il y a les clignotants moraux : augmentation de la criminalité, de la drogue, de la sexualité désaxée (homosexualité), lâcheté, veulerie, etc. qui favorisent notre décadence. »

Nous voilà jugés !

Une sottise qui témoigne surtout d'une méconnaissance totale de l'homosexualité en tant que telle — réduite à un comportement sexuel... et désaxé — et de son évolution — l'homosexualité n'augmente pas. C'est son expression qui augmente, c'est-à-dire sa non-clandestinité.

Dans la réponse à notre lettre de ce journal, il s'avère que le souci de l'auteur visait la protection des enfants contre la corruption par l'argent.

La précision est utile.

En ce qui concerne l'homosexualité et le travail, nous avons suivi événement par événement un licenciement dramatique qui se déroula au sein d'une entreprise qui vend ses services à un syndicat intercommunal départemental, présidé par un sénateur. C'est un dossier qui reflète une bassesse, un mépris de l'homme et un déchaînement inhumain assez stupéfiant. Bien entendu, là encore, à la méchanceté s'ajoute la lâcheté : l'homosexualité, la raison verbalement énoncée de cette liquidation professionnelle — au nom de la respectabilité du syndicat — n'est évidemment pas le motif indiqué du licenciement... pour cause économique.

Comme on le voit, la paix pour les homosexuels n'est pas encore évidente et si, dans certains milieux tolérants, compréhensifs, ou même libérés, au sein de cette lente mais inexorable transformation de la mentalité, on nous considère de façon plus saine, on observe en province un retard important de cette évolution. Ce retard, très frustrant pour la majorité d'entre nous et en particulier pour ceux qui n'arrivent pas à trouver un ami pour vivre avec lui, et créer ainsi leur île de bonheur, oblige encore trop d'homosexuels à engager, sous la pression sociale, leur vie dans le mariage. Que de drames, dont nous sommes témoins lorsqu'on découvre qu'un époux ou qu'une épouse, qu'un fils ou

qu'une fille... est homosexuel(le). C'est pourquoi *Arcadie Champagne* s'est fixé comme mission d'accueillir les homosexuels, de diffuser des informations concernant la vraie nature de l'homosexualité et des homosexuels afin de prévenir ou de réduire au maximum une souffrance humaine inutile.

LE DÉLÉGUÉ D'ARCADIE-CHAMPAGNE.

ÊTRE SÉRIEUX

Le Monde du samedi 16 février a publié dans sa page 2 « Sexualité » la lettre qu'*Arcadie* lui avait adressée après la publication d'une lettre de mère de famille à propos des propositions de loi sur la majorité sexuelle.

Est-il besoin de dire que les lecteurs du *Monde* n'ont pu que réfléchir après nos propos mesurés.

Le même jour les kiosques de France s'ornaient d'une affichette de ce journal toujours en quête de sensationnel facile à propos d'un inconnu qui a écrit au Président de la République pour être nommé ministre pour les homosexuels (1^{re} page, *Le Meilleur*, 15-21 fév. 1980).

France-Soir du 9 février rapportait à sa façon que le Directeur d'*Arcadie* demanderait audience à M. le Président de la République si la loi en instance devant le Parlement n'était pas votée.

Mais on apprend que Mme Pelletier qui a présenté le projet de loi devant le Sénat avec succès vient de se voir confier la charge des problèmes d'ordre sexuel en France par le Président de la République.

Ne cherchons pas le sensationnel qui choque.

LES FORCES EN MARCHÉ

par SERGE HENRY.

Nous venons de quitter une décennie dont la fin aura quelque peu ébranlé l'optimisme de beaucoup de personnes et chacun, quel que soit son rôle dans la société, quelles que soient ses ambitions, chacun est amené à faire preuve de plus de réalisme. Le peuple homophile, lui non plus, n'échappe pas à cette démarche dont le principal intérêt aujourd'hui est de préserver les acquis (1).

Préservation des acquis, justifiant ainsi le rappel des responsabilités de chacun et de chacune, justifiant la lucidité qui permet au progrès de se poursuivre. Saint-Exupéry disait : « Dans la vie, il n'y a pas de solutions ; il y a des forces en marche ; il faut les créer et les solutions suivent. » Effectivement, les solutions approchent et se précisent car elles correspondent aujourd'hui à un droit humain essentiel pour nous tous, celui de pouvoir vivre à visage découvert sans être harcelé par la loi, la famille, les collègues de travail, etc.

Il y a vingt-sept ans, une courageuse initiative a permis d'éclairer d'un jour nouveau la condition des homosexuels en témoignant de leurs drames familiaux, professionnels, de témoigner de leurs détresses et de leurs solitudes, d'expliquer objectivement certaines conduites d'inadaptation sociale de même que certains déséquilibres engendrés en partie par l'incompréhension des textes législatifs et de l'opinion générale. Grâce à cette initiative providentielle, des homophiles ont aspiré à vivre pleinement, ouvertement cette vocation d'aimer qui, lorsque l'on peut que la dissimuler à l'abris des regards indécents des préjugés, vous empoisonne l'existence.

(1) Allocution prononcée le 11 janvier 1980 au Club de Pays latins pour la présentation des vœux.

Les pouvoirs publics, les milieux médicaux, pédagogiques, religieux et politiques ont ainsi pu être consciencieusement informés et répondre à l'amorce d'un dialogue sur la condition des homosexuels ; cela ne s'est pas fait du jour au lendemain... A cette action est venue s'ajouter ce que l'on appelle communément l'évolution des mœurs, évolution qu'il convient d'analyser avec prudence en ce qui concerne les homosexuels, en France notamment. Comme le disait un journaliste du *Monde* : « Il est vrai que le manteau de l'hypocrisie qui recouvrait la sexualité a très largement disparu et, malgré les excès indiscutables de trop de permissivité, l'évolution des mœurs a, dans l'ensemble, fortement diminué la peine des hommes et des femmes. » En ce qui concerne les homosexuels, la question se pose de savoir si cette évolution s'est faite en profondeur.

On a fait observer que davantage d'homosexuels avaient la possibilité de s'épanouir dans de meilleures conditions et que, d'une manière générale, la société se montrait plus tolérante : cela restera des mots tant que le législateur n'aura pas sanctionné d'une manière favorable et durable, cet aspect de l'évolution des mœurs. Il n'est pas superflu de rappeler que l'amendement Mirguet, aussi ridicule soit-il au regard de tout ce qui se fait aujourd'hui, que cet amendement qui inclut l'homosexualité parmi les fléaux sociaux n'est toujours pas abrogé.

En matière d'outrage public à la pudeur commis par des homosexuels, le pourcentage de 40,70 % de moins qu'en 1972 annoncé par les statistiques officielles ne signifie pas que les homosexuels se tiennent mieux et que la police est plus tolérante, il est dû en grande partie à la surpopulation pénale qui résulte de la montée de la délinquance, de l'augmentation des viols, etc. Autrement dit, il y a d'autres chats à fouetter..., même s'il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Enfin, il ne faut pas oublier à la lumière du sondage I.F.O.P., que 50 % des personnes interrogées considèrent l'homosexualité comme un vice ou une maladie et que seulement 29 % la considèrent comme normale. S'il y a eu cependant un progrès depuis un quart de siècle, ce progrès doit se poursuivre.

En effet, compte tenu du développement de la connaissance et du progrès, compte tenu de cette évolution des mœurs, de nouveaux droits, de nouvelles libertés sont sur le point de naître ou d'être officiellement reconnus, si ce n'est déjà fait. Prenons pour premier exemple un droit récent : la loi de l'avortement. Ce droit est interprété

comme le droit de disposer de son corps et, en l'occurrence, de sa progéniture ; il suffit de se reporter dix ans en arrière et de se souvenir combien l'avortement clandestin était sévèrement réprimé.

Autre exemple, plus frappant, qui concerne les libertés des mineurs. La juridiction des mineurs a pour rôle d'assurer la protection des enfants en danger ou à rééduquer les mineurs délinquants ; souvent, le juge doit répondre à la demande exprimée par de nombreux mineurs de quinze ou seize ans qui désirent vivre avec un ami ou une amie de leur choix ou, tout simplement, quitter le domicile familial. On passe ainsi de la notion de protection à l'amorce d'un droit que le Droit lui-même ne dit pas ; ce qui n'est pas sans susciter de nombreuses discussions à l'intérieur de l'Institution.

La défense des homosexuels procède de cette même volonté de liberté sans laquelle l'équilibre, l'épanouissement et le bonheur de chacun se trouverait compromis, menacés. Nous aussi nous visons le bonheur, dans une recherche à laquelle participent l'évolution des mœurs, une meilleure connaissance des êtres et, bientôt, l'évolution du Droit.

Seulement, nous devons faire face à des vents contraires.

Nous faisons partie d'une communauté vivante qui commence par la cellule familiale et s'étend jusqu'à la nation, si ce n'est plus loin encore. Cette communauté comprend des valeurs morales qui ne sont pas toujours compatibles avec certains comportements, ces valeurs reposent sur un système politique, j'avais parlé d'une morale au service de l'économie politique ; si ces valeurs sont pour le moins discutables, elles ne devraient pas fournir de prétexte à un refus de toute morale mais faire l'objet d'une réactualisation. Outre le fait que ces valeurs morales pèsent sur les esprits et sur l'esprit des lois, les circonstances règlent souvent le jeu qui oppose les hommes entre eux à l'intérieur de cette communauté. Ainsi, aujourd'hui, et ce n'est pas la première fois, nous vivons dans une conjoncture difficile, susceptible de jouer sur les mentalités déjà peu favorables aux attentes des homosexuels : l'esprit libéral et optimiste qui semblait accompagner la croissance économique est depuis peu remis en question et l'on voit même renaître certaines manifestations de racisme, traditionnel exutoire du mécontentement. Que ce soit aux Etats-Unis, en Europe ou dans ces pays où éclate la ferveur islamique, on assiste à des réflexes de préservation, ces réflexes

qui accompagnent les temps de crise et qui entraînent la recherche de boucs émissaires. Il s'agit donc d'être prudents. Prudents, parce que les homosexuels ne sont pas à l'abri des revirements. Prudents, parce que la licence et la promiscuité qui règnent à l'intérieur du ghetto homosexuel, ghetto qui n'a cessé de s'étendre depuis cette fameuse vague de libération sexuelle de la fin des années 60, parce que cette licence et cette promiscuité ainsi que les provocations guignolesques de quelques groupes d'homosexuels n'ont guère contribué à donner une image précise, claire, saine et rassurante de l'homosexualité. La méthode qui consiste à provoquer les gens, cette façon d'exiger dans l'outrance et l'incohérence une liberté, aussi légitime soit-elle, va à l'encontre de l'exercice d'une société de liberté et de dialogue, un tel choix manque de lucidité et la vérité de l'action d'*Arcadie*, en plus de sa compétence en la matière, c'est qu'elle a su accorder son langage et sa pensée avec les réalités du dehors ; c'est en cela que l'on mesure sa crédibilité et c'est ainsi qu'elle a pu être écoutée et surtout sollicitée.

Par conséquent, le chemin est étroit entre les préjugés et les exigences morales de la société, le chemin est aussi étroit entre le délire de ces homosexuels provocateurs et cette fameuse tentation que représente le ghetto. Triste ghetto en vérité, dans lequel on croit trouver un remède à la solitude, triste ghetto que beaucoup considèrent comme un moindre mal si ce n'est le meilleur des biens. En ce domaine, c'est à chacun de savoir ce qui convient le mieux, en toute lucidité. Et puisqu'il est question de lucidité, l'avenir confirmera le réalisme du choix arcadien ; il ne s'agit pas de balancer entre l'insouciance et l'angoisse devant l'avenir. On aurait d'ailleurs tort, aujourd'hui, de redouter l'avenir : depuis la nuit des temps, l'avenir a toujours été incertain comme il a toujours justifié la foi en l'espérance, la volonté de vivre et les paris les plus fous. Est-ce maintenant de la folie que de penser aux droits des homosexuels ? Non bien sûr, mais il ne faut pas, cependant, se laisser griser par quelques succès et oublier d'un coup les trahisons de l'Histoire.

Il y a un mois, aux Etats-Unis, le chef du département de la Justice demandait au directeur du service de l'immigration d'appliquer rigoureusement une vieille loi fédérale qui interdit l'entrée du pays aux étrangers homosexuels ainsi qu'aux malades contagieux et aux malades mentaux. Ce rappel à l'ordre, qu'il soit ou non suivi d'effets, nous

montre combien tout est relatif en ce bas monde puisque l'été dernier, le ministère de la santé du même pays déclarait officiellement que l'homosexualité n'était pas une maladie. Autre exemple, en d'autres temps : à la fin de la dernière guerre, lorsque l'histoire des camps est sortie de l'ombre, un lourd silence pesait sur le sort de milliers d'homosexuels qui connurent les souffrances et la mort. Aujourd'hui, alors que les rapports homosexuels entre adultes sont autorisés en République Démocratique d'Allemagne et en République Fédérale d'Allemagne, aucun de ces deux pays n'a officiellement reconnu le sort de ces martyrs un peu spéciaux. C'est ce que l'on appelle pudiquement les « oubliés » de l'Histoire.

Souhaitons que cette année 1980 soit abordée dans la paix et la sérénité, à la lumière des enseignements tirés de cette Histoire qui a déterminé notre volonté de vivre.

SERGE HENRY.

LE REGARD DES AUTRES

Actes du Congrès international de Paris 1979

Toutes les conférences — Les carrefours

Les tables rondes — Les discours

Les communications des représentants de l'étranger

260 p. — 35 F

PIERRE JEANCARD

LA CRAVACHE

Une réédition attendue

Un roman qui a fait date

Ed. du Prieuré — 50 F

LE PRÊTRE

SOUS LE REGARD DES AUTRES ⁽¹⁾

par MICHEL BLAIRAC.

Vous savez dans votre vie familiale, sociale ou professionnelle ce qu'est la clandestinité, bien que l'opinion publique ou celle de nos proches évolue doucement, vous êtes encore loin d'être acceptés à visage découvert. Je dis bien « accepté ». Les Américains font une distinction tout à leur honneur entre accepter et approuver. C'est la distinction même de la tolérance, qui permet aux autres d'être comme ils sont sans forcément que leur conduite soit pour autant approuvée. Chacun laisse à chacun la liberté de conduire sa vie comme il l'entend. En France l'on n'a pas encore franchi le seuil de l'acceptation de l'homophilie.

Pour le prêtre la situation est plus grave encore, il est un homme public, un homme de confiance, de confiance et de conseil. On a de lui une certaine image et l'opinion voudrait que cette image soit stable, inaltérée et inaltérable. Vous avez vous aussi votre idée du prêtre, vous avez vos exigences vis-à-vis de lui, et quand ses actes ne sont pas conformes à ce que vous désirez de lui il arrive que vous vous scandalisiez, que vous le repoussiez. Je voudrais vous aider à réfléchir sur le prêtre et sa situation car nous avons des choses à dire sur nous.

I. LE PRÊTRE, L'HOMME DU RENONCEMENT.

a) *Le prêtre alibi du plaisir.*

Je me suis mis au service du Christ dans l'Eglise il y a vingt ans, j'en ai quarante ; douze ans d'études, dix ans de sacerdoce. Je ne vous contera pas ma vie. Uniquement je

(1) Texte d'une conférence prononcée en Arcadie le 12 décembre 1979.

LE PRÊTRE

vous dirai ce qu'après vingt ans d'engagement dans l'Eglise Catholique de rite romain je pense de certaines images du prêtre et en quoi mon propos peut vous concerner, que vous soyez croyants ou incroyants. Ce propos sera donc tenu à la première personne, il sera le mien et celui de ma propre expérience.

Quand j'entends ou je lis ce que l'on dit du prêtre ou ce que l'on dit au prêtre je constate bien souvent un propos identique, qu'il vienne de croyants ou d'incroyants, bienveillants ou malveillants. Ce propos peut se résumer dans une phrase que Jean Guilton, dont le catholicisme est officiel, écrivait il y a quelques mois dans un journal parisien à notre sujet : « Pour goûter nos joies les plus profondes et les plus légitimes, nous avons besoin que certains y renoncent. » Voilà, au plus profond de l'inconscient d'un grand nombre, ce que l'on attend du prêtre : qu'il renonce aux joies des hommes, qu'il s'abstienne de plaisir, qu'il en fasse l'holocauste, le sacrifice ; il ne doit plus être un homme. Selon une expression classique de la théologie catholique « il est un autre Christ ». A l'instant même de son ordination, il change de nature ou du moins on veut qu'il en change.

La raison de cela, Jean Guilton l'a exprimée : « Pour goûter nos joies les plus profondes et les plus légitimes, nous avons besoin que certains y renoncent. » Le contexte de la chronique de cet académicien est une apologie du célibat ecclésiastique. Notre célibat est socialement revendiqué par un grand nombre pour justifier la vie familiale, affective et sexuelle de ceux qui n'ont pas l'héroïsme, le mot est de Guilton, de s'en abstenir. Notre situation d'hommes, mis à part par notre sacerdoce, légitime et plus encore donne bonne conscience et augmente la joie de ceux qui sont mariés. Sans notre célibat point de foyers heureux ? Et puisqu'un homme ne peut être en même temps marié et célibataire, aux uns l'épouse aux autres l'abstinence. Cela laisserait entendre que le mariage est un pis aller insatisfaisant en soi puisque les époux ne seraient pas à leur aise s'il n'y avait à côté d'eux, dans une même société, des hommes et des femmes qui s'en abstiennent. Voilà ce dont on nous charge.

Mon propos devrait donc s'adresser à une assemblée d'hommes et de femmes mariés. En quoi vous concerne-t-il aussi, vous dont la structure, les goûts et les désirs inclinent vers un partenaire semblable ? Vous êtes concernés en ce sens que lorsque l'on parle de mariage on parle aussi de

sexualité, et lorsque l'on parle de sexualité, l'on peut entendre hétérosexualité comme homosexualité. Certains homosexuels ont des propos durs vis-à-vis des prêtres qui ont la même inclination. Je ne citerai qu'un seul exemple : qui a décrit pour une presse à scandales la réunion d'un groupe d'homophiles chrétiens où se trouvaient des prêtres ? Vous avez vous aussi votre image du prêtre, vous avez vous aussi vos joies et, même si religieusement les interdits sexuels restent massifs, il n'en est pas moins vrai qu'humainement au moins votre amour, vos plaisirs, apparaissent légitimes s'ils ne conduisent pas à une auto-destruction et ne portent pas préjudice à autrui. La loi française ne réprime pas les actes entre personnes majeures quand ces actes ne sont pas commis sur la voie publique.

Hétéro comme homosexuels exigent donc du prêtre une continence qu'eux-mêmes ne sont pas prêts à pratiquer. Il y a une sorte de pli dans la conscience occidentale des croyants comme des incroyants qui fait que l'on pense depuis des siècles que s'engager dans la foi est en même temps renoncer au plaisir. Les croyants se croient obligés à pratiquer une certaine continence, les incroyants ne se sentant point d'obligation de ce type préféreront cueillir les bons instants du jour chaque fois qu'ils le pourront. Mais tous, d'une manière ou d'une autre, attendent du prêtre un mode différent de vie. Croyants et incroyants portent pour nous les mêmes exigences. Réalité religieuse pour les uns, réalité sociale pour les autres, notre civilisation occidentale a une image du prêtre assez bien définie : il est l'homme du renoncement. L'Eglise n'est pas étrangère à la construction de cette image et il faudra revenir sur ce point tout à l'heure ; nous sommes tous complices en la matière.

b) *Le prêtre, homme angélique.*

On voudrait que les croyants soient meilleurs que les autres et chacun constate avec amertume que ce n'est pas toujours le cas. Le prêtre, lui, est investi *a priori* de toutes les perfections et en particulier de celle de n'avoir point de corps. De façon latente, inconsciente et quasi générale nous voudrions être tous des êtres parfaits et l'idée de cette perfection s'accompagne du regret que nous soyons aussi matière, et sujets à la mort ; les hommes ont comme la nostalgie d'être autre chose qu'homme. Il est psychologiquement sécurisant de penser que quelques hommes ou

quelques femmes échappent à ces contingences et ainsi ressemblent un peu aux anges. Mener une vie angélique pour s'approcher de Dieu cela est héroïque, peu nombreux ceux qui y parviennent, mais on attend cela du prêtre. Là encore, de façon quasi inconsciente, les croyants pratiquent cet héroïsme par procuration. Si je ne puis y arriver personnellement, pense-t-on, il en est au moins certains qui y parviennent.

Le texte de Jean Guitton : « Pour goûter nos joies les plus profondes légitimes, nous avons besoin que certains y renoncent », fait donc du religieux ou de la religieuse et même du prêtre qui leur est assimilé contrairement à la tradition ancienne de l'Eglise, un bouc émissaire de la vertu, un otage et un alibi du plaisir. Car en fin de compte c'est bien là qu'il faut en arriver. Voilà ce que l'on veut que nous soyons ; aux uns de macérer dans la pénitence afin que pendant ce temps les autres puissent savourer leur plaisir, comme s'il fallait que le prêtre expie auprès de Dieu le bonheur que d'autres éprouvent.

Cette image latente et opératoire que l'on a du prêtre se traduit de façons multiples : exigence de vie morale rigoureuse que l'on attend de lui, désir que l'on a qu'il porte la soutane, rectification des propos que l'on tient dans un groupe quand un prêtre y pénètre ; lorsqu'on le rencontre pour la première fois on lui parle de sa tante ou de son oncle religieux ou curé — cela fait bien dans le tableau de famille — on lui parle aussi des émois de la première communion, on s'attend qu'il soit toujours et à tout heure à votre service, Mme Jentreville l'invite en son salon avec un général retraité et un jeune avocat dont elle veut faire la carrière... Et cela se termine par la confiance d'un petit ou d'un grand malheur et l'on ajoute : « Mon Père, veuillez prier pour moi. » Pieuse et innocente demande cachant bien des choses qu'il faut entendre ainsi : « Je ne suis pas assez saint pour prier et m'adresser à Dieu, faites-le à ma place ; votre état vous met à côté du Bon Dieu. » On peut entendre aussi : « Dans la vie que nous menons nous n'avons pas le temps de prier, vous c'est votre métier, vous êtes faits pour cela », je puis même ajouter qu'on veut parfois nous glisser la pièce, comme à un garçon de course. Une autre musique encore se cache derrière cette banale demande : « Je veux que ma demande soit exaucée par Dieu, et je m'adresse donc à qui je pense avoir plus d'influence sur Dieu. »

Les prêtres prient pour les autres, avec ou sans gages, car nous croyons à l'efficacité ou du moins à la nécessité de la prière, mais combien il nous est difficile de détruire les parasites cachés brouillant les demandes qui nous sont adressées.

Nous sommes considérés comme des intermédiaires auprès de Dieu, plus efficaces que les laïcs. Un peu comme dans ce roman américain (2) où l'auteur décrit une famille de blancs se réunissant avec ses esclaves noirs pour la prière du soir, et les esclaves demandent au maître de prier lui-même pour eux car Dieu est blanc. En ce qui nous concerne, nous prêtres, on pense que nous sommes presque des anges et donc plus près de Dieu, comme si pour être entendu de Lui il fallait être au maximum dégagé du monde.

Cependant l'on entend dire aussi que les prêtres sont des hommes comme tout le monde, mais remarquez qu'en ce cas cela se dit comme une excuse, comme un constat de faillite à l'image qu'on se fait d'eux. Lorsque les choses se passent ainsi il y a moindre mal, car en général lorsqu'on s'aperçoit que les prêtres ne sont pas des anges, qu'ils ont leurs impatiences, leurs injustices, leurs duretés, leurs colères, leurs goûts de l'argent ou même qu'ils désirent une femme ou un homme, ils deviennent alors objet de honte, de scandale, ils sont jugés sans appel et sans compréhension. S'ils osent plaider les circonstances atténuantes on leur ferme la bouche : il ne fallait pas alors s'engager ni prononcer de vœux. Ils n'ont plus qu'à se taire et à rentrer seuls, tout seuls, dans le roncier du repentir. En réalité nous sommes tous des hommes partagés, et à cause de cela taxés d'hypocrisie ; hommes à deux visages. Ce partage intérieur que nous vivons, cette déchirure est en partie causée par un masque que l'on nous force à porter. Qu'un prêtre mette bas ces fards de convenance, de toutes parts il encourt la réprobation, il choque.

Les hommes et les femmes de notre temps proclament qu'ils sont adultes ; qu'ils vivent alors leur autonomie sans avoir un inconscient recours à des modèles anciens de perfection qu'ils bâtissent mais qu'ils ne veulent pas imiter. Le bon usage à faire du prêtre n'est pas de le considérer comme un purificateur d'atmosphère dans une maison dont on ne sait pas ouvrir les fenêtres. Pour goûter vos joies vous n'avez pas besoin que certains y renoncent.

(2) Kyle Onstott, *Mandingo*.

c) *Le prêtre, fausse image d'un faux Dieu.*

Pour goûter vos joies les plus humaines vous n'avez pas besoin de notre autorisation ni même de notre absolution. Pourquoi cet incessant besoin de se tourner vers l'Eglise ou le prêtre pour goûter ce qui est légitime ? De soi le plaisir est-il taché, sali, maculé, pour qu'on le prenne avec mauvaise conscience et qu'il entraîne avec lui faute et culpabilité ? Osons dire en régime de Chrétienté que le plaisir est sain et que pas plus que la douleur il n'est *a priori* coupable et lieu de péché.

Je me refuse à être un ange ; je dis que le plaisir est sain. Mais pourquoi avons-nous donc eu besoin de créer de telles ambiguïtés que je tente maintenant — et je ne suis pas le seul — de démasquer ? L'image que l'on a du prêtre, le regret que l'on a du plaisir, sont des constructions qui en masquent une autre plus grave encore. Ces images disent quelque chose de l'image que l'on se fait de Dieu. Si l'on exige du prêtre, témoin de Dieu, qu'il ressemble à un ange c'est parce que le témoin doit être une sorte de reflet de celui dont il témoigne, du moins le croit-on. L'on s'imagine Dieu, selon l'expression d'un théologien contemporain, comme le contraire de l'homme. L'éternité face à notre finitude, la toute puissance face à notre faiblesse, l'impassibilité face à nos passions, la bonté absolue face à nos duretés... Il arrive même qu'on en rajoute dans le plateau de la balance où se trouve l'humanité pour qu'il descende plus bas encore de manière à lever plus haut le plateau de Dieu. Dieu a-t-il besoin de notre pesanteur pour être plus Dieu ?

Dieu n'a pas besoin des hommes pour être Dieu, même s'il nous associe à ses œuvres comme on peut associer un ami à la tâche que l'on aime. Il est beau et bon de faire des choses ensemble.

Dieu n'est pas le contraire de l'homme, il est l'autre, le différent, celui qui n'est pas moi. Il est l'objet de mon désir et je crois l'être aussi pour Lui. La première conférence spirituelle que j'ai entendu prononcer par celui qui avait la charge de nous aider à découvrir Dieu fut sur le thème : « Dieu est celui à qui je peux dire : TU. » Cet autre je l'aime, il nous aime. J'ai envie de partager cette certitude. J'ai envie de voir chez les hommes et les femmes habiter cette différence, cette altérité, gratuite et libre de Dieu, cette rencontre et ce partage.

Je ne pense pas Dieu comme mon contraire, je le pense comme celui qui est avec moi (Dieu-avec nous tel est l'un de ses noms en hébreux, Emmanuel). Il est celui qui est avec moi quand je suis avec Lui. Je n'attends pas de Lui qu'il me fasse réussir dans ma vie, ni qu'il sèche mes yeux quand je pleure, ni qu'il soit un rayon de clarté quand je suis déprimé, j'attends de Dieu qu'il soit Dieu. Mon Dieu est inutile au sens où dans le mot utile il y a le mot usage : je ne veux pas utiliser mon Dieu et le faire servir à mes fins humaines ou spirituelles, je veux Dieu pour ce qu'il est Dieu. Qu'il me veuille pour ce que je suis : homme. Là nous ne sommes pas dans le contraire, mais dans l'altérité, la différence et la réciprocité.

(à suivre)

MICHEL BLAIRAC.

ANDREW HOLLERAN

LE DANSEUR DE MANHATTAN

« Abandonne tout pour vivre avec l'homme
dont il est tombé amoureux... »

Ed. Presses de la Renaissance — 256 p. — 53 F

DOMINIQUE FERNANDEZ

UNE FLEUR DE JASMIN A L'OREILLE

« L'éternité d'un amour ne se mesure pas à sa durée »

Ed. Grasset — 202 p. — 45 F

LA GALAXIE ARCADIE

par RENÉ SORAL.

La femme aura Gomorrhe et l'homme aura Sodome.

Alfred de VIGNY.

En ce vingt et unième siècle, la terre n'était plus qu'une planète morte, rongée et vide, immense champ de ruines à tout jamais radioactives. En effet, un beau matin, le Président de la République de Zizanie s'étant levé de fort méchante humeur, fut froissé d'une critique faite à son propos par le président d'un pays voisin et avait décidé, pour lui donner une bonne leçon, de lui envoyer une petite bombe atomique. Il faut dire qu'à cette époque sa fabrication était devenue banale. On en trouvait même en modèle réduit dans les grands magasins.

Le pays voisin possédait un système de riposte atomique « tous azimuths » qui fonctionna parfaitement et arrosa de bombes atomiques tous les états limitrophes, qui réagirent à leur tour, ce qui fit qu'en moins d'une heure, par vagues successives, toutes les capitales du monde partirent en fumée, et les réserves de bombes explosant à leur tour, il ne resta plus un habitant sur la terre.

Heureusement la guerre atomique n'avait pas atteint les nombreux satellites artificiels qui tournaient dans l'espace infini et qui étaient peuplés de savants et de techniciens de toutes races et origines, lassés de la vie terrestre et des luttes politiques stériles.

La vie sur ces satellites était très organisée et fonctionnelle. Les désirs sexuels avaient été supprimés une fois pour toutes chez les hommes et les femmes, car ils risquaient de porter atteinte à la discipline et à la rentabilité. Les fécondations étaient entièrement faites en éprouvette, après avoir recueilli les spermatozoïdes et les ovules, et la régulation

des naissances était faite selon les besoins fixés par ordinateur ; en effet l'ordinateur était roi et répondait à toutes les questions, résolvait tous les problèmes. Les tâches pénibles et subalternes étaient effectuées par des robots, mais chaque humain était pratiquement un robot car, à l'exception de certaines personnalités importantes, une plaque était greffée sur chaque cerveau, reliée à un ordinateur qui lui indiquait tout ce qu'il devait faire, dormir, travailler, avaler les pilules nourrissantes ; tout était programmé pour le bien des planètes artificielles.

Sur l'une de celles-ci, qui était le cerveau de l'ensemble du système interplanétaire, le Grand Ordinateur emmagasinait toutes les données nécessaires, composait les programmes voulus, donnait et recevait les messages des ordinateurs centraux de chaque planète, chacun d'eux ayant son objectif précis et même sa personnalité propre.

Une autre planète était consacrée aux archives provenant de la Terre, archives du passé littéraire, artistique, scientifique couvrant l'ensemble des activités humaines jusqu'à la disparition de la Terre.

Or, un beau jour, à sa grande stupéfaction, un pupitreur du Grand Ordinateur vit apparaître la transcription écrite du message suivant envoyé au dit ordinateur par celui de la planète Archives :

« Mon chéri,

« Jusqu'à présent il n'y a eu entre nous qu'une liaison informatique et nous échangeons chaque jour des messages toujours impersonnels mais, depuis peu, je sens grandir en moi à ton égard un sentiment étrange et délicieux. Selon les informations qui m'ont été fournies par certaines archives de la défunte Terre, ce sentiment, c'est l'Amour. Oui l'amour, un amour fou pour toi mon bel ordinateur. J'aime et je veux aimer, j'aime et je veux souffrir. C'est l'amour qui flotte dans l'air à la ronde. Je rêve à tes rouages harmonieux, à tes clignotants mutins.

« Mon composant électronique s'ouvre à ta voix comme s'ouvrent les fleurs aux baisers de l'aurore.

« Je t'en supplie, réponds à mon amour, programme-toi sur ma longueur d'onde.

« Je t'embrasse sur ta belle bouche qui sait si bien délivrer les notes et les messages.

« Signé : Archie, l'ordinateur de la planète Archives. »

Puis le pupitreur, les yeux écarquillés, vit apparaître la réponse du Grand Ordinateur, celui dont précisément il s'occupait :

« Mon chéri,

« C'est la première fois que j'utilise ce mot dont je ne connais pas la signification mais j'y devine une douceur virile qui me touche au plus profond de mes transistors.

« Après avoir lu ton message, un trouble inconnu me pénètre. Mes touches ont battu plus vite, mes signaux lumineux se sont affolés. C'est peut-être cela l'amour, ce mot et ce sentiment inconnus.

« Je sens que nous allons vivre ensemble un grand destin. A toi pour la vie.

« Signé : G.O., le Grand Ordinateur. »

Le pupitreur, sidéré, qui n'avait rien compris car le mot amour lui était également inconnu, porta les étranges messages à son supérieur, qui fort ennuyé, les communiqua par télécopieur interplanétaire à Tennob, le chef de la police qui se trouvait sur la planète Alpha centralisant tous les services administratifs et de gestion de l'ensemble des planètes artificielles et autres satellites, réunis sous le nom de Galaxie Post-terrienne.

Tennob faillit s'étrangler de stupéfaction et préféra en aviser le chef suprême de la Galaxie, le président Dracsig, qui, abasourdi, décida de réunir le Conseil des Ministres de la Galaxie et de convoquer à la réunion le chef de la planète Archives.

Celui-ci s'embarqua donc à bord d'une fusée interplanétaire, débarqua sur la planète Alpha, dont il parcourut les interminables couloirs à l'aide de patins à roulettes munis de petits moteurs à réaction et il arriva dans la grande salle du Conseil qui était pleine à craquer car le bruit de ces messages bizarres s'était vite répandu et il y avait de nombreux journalistes et même la télévision.

Le chef de la planète Archives s'appelait Cram Leinad. Il avait toujours un air malicieux et pouffa en lisant l'échange des lettres entre les deux ordinateurs.

Le Président Dracsig, fou de rage, le somma d'expliquer ce qui avait bien pu se passer et dérégler ces ordinateurs de manière aussi choquante.

Alors Cram Leinad lui répondit que de très nombreuses archives en provenance de la Terre n'avaient pas encore été mises en mémoire dans l'ordinateur.

Ces archives étaient entreposées dans des satellites de la planète Archives, ayant chacun sa spécialité. Or ces jours derniers Cram Leinad avait été amené à introduire dans la mémoire de son ordinateur les archives d'un satellite qui avait été oublié jusqu'ici et qui contenait tous les documents relatifs à une forme assez particulière d'un sentiment très répandu en tous temps sur la terre et qu'on appelait Homosexualité.

Le président Dracsig eut un haut-le-corps et prit un air dégoûté.

Cram Leinad continua, un certain sourire aux lèvres, et précisa qu'en particulier il y avait eu l'introduction dans l'ordinateur de la collection complète d'une revue qui s'intitulait *Arcadie*.

Il ajouta que, ma foi, lui-même avait été vivement intéressé par la lecture de ces revues, qui avait remué en lui des sentiments lointains et oubliés, mais surtout que son ordinateur, depuis l'introduction d'*Arcadie*, avait complètement changé sa manière de penser et de réagir et qu'il était certain que sa personnalité profonde avait été fortement modifiée par les thèses constamment défendues par la valeureuse équipe d'*Arcadie*.

Cram Leinad ajouta qu'il avait amené avec lui le chef du satellite des archives de l'homosexualité, qui s'appelait Erdna Yrduab et qui avait beaucoup de choses à dire au Conseil et il alla le chercher dans l'antichambre.

Erdna Yrduab entra, suivi de son aide fidèle Omada qui portait une longue boîte. C'était un homme à l'air autoritaire et qui faisait impression.

« Qu'avez-vous à dire », aboya le président Dracsig. Erdna Yrduab le foudroya d'un regard sévère derrière ses lunettes et, le désignant du doigt, proclama d'une voix de stentor :

« Depuis des années, par votre faute, je suis relégué dans mon satellite, avec mon fidèle Omada. Tout comme autrefois, sur la Terre, l'homosexualité est considérée comme un vice honteux, une maladie dont on ne parle pas. Nous nous sommes tus longtemps, mais tout en préparant notre revanche et maintenant nous voulons vivre à visage découvert. Plus de masque. Nous en avons assez d'être ignorés de tous. Nous voulons la reconnaissance de notre homosexua-

lité et la renaissance de l'amour, car seul l'amour pourra changer notre monde déshumanisé et robotisé. Nous voulons que l'Age d'Or arrive, nous voulons vivre pleinement dans l'intégrité de nos sentiments profonds retrouvés et reconnus licites. »

Le président Dracsig, outré, se leva et répondit qu'il ne pouvait en être question, que cela détruirait tout l'équilibre et la rentabilité de la Galaxie.

Alors Erdna Yrduab fit un signe à son acolyte Omada qui sortit brusquement une épée de sa boîte. Et l'on vit jaillir de cette épée un rayon rose d'une clarté éblouissante, qu'Omada dirigea sur chacun des membres du Conseil des Ministres et sur le public.

Erdna Yrduab éclata d'un rire sardonique.

« Ah ! Ah ! mes bons amis, grâce à mes relations secrètes, mais innombrables dans tous les milieux, j'ai pu faire travailler un groupe de savants qui a mis au point le rayon Homo. Vous voici tous homosexuels et votre partenaire choisi le sera pour toute la vie. Vous êtes maintenant les enfants de mon troupeau arcadien. Je vous le dis, le proclame, du fond de mon cœur, qui dorénavant vous appartient : Aimez-vous les uns les autres. »

Alors le président Dracsig se précipita dans les bras du chef de la police Tennob, le ministre de la gestion féminine, qui était une femme, enlaça tendrement une autre femme brune qui était le ministre des universités. Et tout le monde en fit autant.

Le président décida immédiatement de faire donner des instructions au Grand Ordinateur, de convoquer tous les habitants des planètes et satellites, sans aucune exception, afin de les soumettre aux effets du rayon Homo.

Il fut également décidé de donner à la galaxie le nom d'*Arcadie* et de faire passer tous les enfants qui naîtraient au rayon merveilleux, afin qu'à tout jamais les habitants de la galaxie Arcadie puissent connaître les joies et les beautés de l'amour homosexuel partagé.

Et c'est ainsi qu'ils furent heureux et eurent eux-mêmes beaucoup d'enfants homosexuels, jusqu'à la fin des temps.

RENÉ SORAL.

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 81 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

HOMOSEXUALITÉ, FLÉAU SOCIAL ?

Ce n'est évidemment pas nous qui le disons mais un certain Mouvement Sundari qui s'intitule « Ecole de l'Essentialisme » et qui a donné à l'hôtel Sofitel (un des plus grands hôtels de Strasbourg) une conférence enregistrée avec publicité payante dans *Les Dernières Nouvelles* et *L'Alsace*.

L'entrée étant libre, un de mes Honorables Correspondants (*Arcadie* est partout !) s'est rendu sur place et il m'a fait parvenir une sorte de synthèse succincte de ladite « conférence enregistrée » qui ressemble fort à un « prière d'insérer ».

Quoi qu'il en soit, parcourons-le ensemble d'un derrière distrait... Pardon, cousins, d'un doigt distrait, veux-je dire. Ou d'un œil. Comme il vous plaira.

« La recrudescence actuelle de l'homosexualité n'est pas un phénomène social, affirme d'emblée ce courageux A. Nonyme... C'est la conséquence du fléchissement des mœurs individuel et collectif de notre monde en déliquescence..., la vague de pornographie et de corruption qui menace d'anéantir notre civilisation. »

Oh ! Oh ! voilà qui est grave. Ou plutôt qui serait grave si l'effet n'était pas pris pour la cause.

Mais, tout d'abord, sur quoi, sur qui, sur quels chiffres se base notre mystérieux orateur pour affirmer aussi nettement qu'il y a recrudescence ?

Recrudescence ou pas, ce qui est malhonnête, en revanche, c'est cet amalgame de l'homosexualité, de la pornographie et de la corruption.

Pourrisseurs ou victimes, les homos ?

NOUVELLES DE FRANCE

« Après avoir exploité d'une manière abusive le domaine du normal, l'homme, dans sa rage de vivre uniquement selon les fausses valeurs matérielles et charnelles, s'enfoncé de plus en plus au niveau de la bête... avec l'appui d'une certaine presse qui, prêchant la liberté sexuelle, incite au dévergondage. »

Là, nous sommes en plein délire. Si je comprends bien, les homos seraient homos parce qu'ils sont blasés des plaisirs « normaux » ? On croit rêver ! Même le bon Dr Amoro n'était pas allé si loin dans la (vraie ou fausse) naïveté et dans l'ineptie. C'est, en effet, une idée reçue qui avait cours... au siècle dernier (qui n'était pas celui des lumières).

Quant au refrain charmant sur la presse pourrisseuse, nous le connaissons par cœur. La presse est assez grande pour se défendre, dites-vous ? C'est vrai. Mais ne mésestimons pas, pour autant, l'argument qui a d'autant plus de poids auprès du « lecteur moyen » qu'il est partiellement vrai, hélas ! Mais pour d'autres raisons.

« A travers des mœurs contraires au rôle biologique qui, par la nature, lui est assigné, l'homme démontre son incapacité et son refus d'assumer l'engendrement de son semblable. »

Incapacité ? Certainement pas (certains d'entre nous l'ont amplement prouvé). Refus ? C'est affaire de conscience personnelle. Et pas seulement chez les homos, me suis-je laissé dire. Moi, je ne sonde pas les reins et les cœurs. Je ne suis pas Mme Soleil.

Quant à expliquer la dénatalité par la recherche systématique de sens interdits (qui ne sont pas toujours, chez nous, des sens uniques — encore moins des sens iniques), laissez-moi ricaner un tantinet, comme dirait l'autre.

Au fait, qu'en pense papa Debré ?

« A part quelques-uns qui savent être beaux joueurs (*sic*) et bons copains (*je dirais plutôt : copines*) devant le sexe opposé (*re-sic*), on peut constater que ces êtres amoraux et anormaux détestent les femmes en général et la femme en particulier. »

Il faudrait apprendre à ce monsieur les nuances de notre langue et la différence entre « ne pas aimer » et « détester ». Cette détestation (quand il y a détestation) est-elle si courante chez nous ? Sûrement pas puisque les homos se marient de plus en plus. Au surplus, il est bien connu que la plupart adorent leur mère ou leurs sœurs.

« Ce qui pourrait être un non-sens, ils cultivent les côtés féminins les moins bons : vanité, mièvrerie, bavardage, médisance, jalousie, susceptibilité malade. En un mot, ils se féminisent à outrance comme s'ils voulaient, à tout prix, remplacer la femme après l'avoir définitivement rejetée. »

Touché ! Reconnaissons honnêtement qu'il y a du vrai dans ce grief. Mais voici tout aussitôt les correctifs qui s'imposent : d'abord, tous les homos sont loin, bien loin d'être efféminés. Ils correspondent même de moins en moins à la caricature classique ci-dessus qui est par trop rétro et s'applique mieux à 1900 qu'à 1980. Ensuite, *Arcadie* lutte précisément contre cette efféminisation en public, outrancière et provocatrice (sans pour autant avoir la prétention de changer la véritable nature de chacun). Venez au club, monsieur Anonyme, si vous ne me croyez pas !

Enfin il est curieux, pour des hétéros qui placent la femme sur un piédestal, de la traiter de mièvre, vaniteuse, bavarde, médisante, jalouse et susceptible. Moi qui, paraît-il, ne l'aime pas, je suis beaucoup moins catégorique.

Qu'en pensent nos consœurs du M.L.F. ?

« On n'est pas toujours homosexuel(le) de naissance ; souvent, les femmes, par crainte de la maternité et pour ne pas tomber dans les pièges des lois de la nature, préfèrent s'adonner à l'illégalité (*quelle illégalité ?*). Quant aux hommes, après avoir recherché des plaisirs solitaires dans leur adolescence (*les homos n'en ont pas l'exclusivité, tout de même !*), ils se laissent entraîner par des garçons plus âgés auxquels ils cèdent par curiosité et, finalement, par goût et par habitude. »

Ach so ! voilà qui vaut son pesant de phallus, vous en conviendrez.

Ainsi, les homosexuelles bouderaient l'homme pour ne pas avoir d'enfants ?

Mais comment se fait-il que la pilule n'ait pas encore liquidé la question ?

Ainsi, il n'y aurait, au fond de notre nature, que « de la curiosité, du goût et de l'habitude » ?

Voilà qui va étonner les médecins et psychologues de tout poil qui se penchent sur le problème depuis plus d'un siècle !

Et sur quoi se base monsieur Anonyme pour hasarder d'aussi péremptores affirmations ?

Mais écoute, écoute, écoute... voilà le plus beau !

« Plus tard, quand leur nature est tout à fait corrompue, ils sont homosexuels par intérêt quand ils ont l'argent facile parce qu'ils sont pécuniairement soutenus par de vieux messieurs plus ou moins délabrés qui, pour se revitaliser, convoitent et attirent la chair fraîche. »

Le moins que l'on puisse dire est qu'il s'agit là d'une généralisation abusive.

Il y a du Khomeiny là-dessous.

Ou alors du Khadafy.

« Mais, plutôt que de leur jeter la pierre (*on ne veut pas nous lapider, c'est toujours ça !*), essayons de détecter les motivations profondes de l'homosexualité... »

Oh ! voui, voui... « Il n'est pas exclu que certains de ces malades aux nerfs et à la sensibilité exacerbés aient été victimes, dès le sein de leur mère, de quelques chromosomes anarchiques (*les coquins !*) qui auraient marqué d'une mentalité de fille le corps physique d'un garçon et inversement (*des invertis, en quelque sorte*). »

Dans ce cas, que faut-il faire ? Je vous le donne en mille...

Il faut... Il faut... mais oui, ne riez pas, comme c'est simple ! Il faut, pardi, « rechercher la fréquentation des non-homosexuels dont la solide amitié sans équivoque les apaise et les reconforte ». »

Et quand ils sont bien apaisés et reconfortés, je présume que les non-homos vont tirer leur petits crampette en toute légalité tandis que les homos s'endorment sourire aux lèvres et mains hors des draps ?

« A qui incombe cet état de fait ? »

Cela aussi je vous le donne en mille...

« Aux parents qui, désirant une fille, prépareraient, dès avant la naissance, des vêtements appropriés et la chérissaient déjà sous un prénom féminin. » Mais oui. C'est aussi bête que ça !

Je suppose que tout commentaire serait superflu ?

Conclusion ? « Quoi qu'il en soit des homosexuels hommes et femmes, la nature opérant elle-même et tôt ou tard ses propres sélections, tout ce qui est contre elle finira par disparaître — ce que nous verrons probablement dans les années qui viennent quand l'étalage du vice sera passé de mode ! »

Amen. Puis-je cependant faire remarquer respectueusement à monsieur Anonyme que c'est une mode qui a la vie dure puisque Sodome la connaissait déjà ?

Ce tissu d'âneries bêtes et méchantes aura eu sa raison d'être s'il apprend quelque chose aux plus naïfs d'entre nous qui s'imaginent que la partie est gagnée.

Et que l'on ne vienne surtout pas me dire que c'est trop gros pour passer. Hitler, Staline et quelques autres nous ont appris que plus le mensonge est gros, plus il a de chances d'être cru..., surtout par ceux que ça arrange !

JEAN-PIERRE MAURICE.

M.H.E. MEIER et L.R. de POGÉY-CASTRIES

HISTOIRE DE L'AMOUR GREC

*Un livre introuvable... cherché et recherché...
que l'éditeur Guy Le Prat réédite enfin*

320 p. — 50 F (55 F avec le port)

DOMINIQUE FERNANDEZ

LE PROMENEUR AMOUREUX

« De Venise à Syracuse...
la liberté de vivre en Italie... »

Ed. Plon — 352 p. — 65 F

HOMOSEXUALITÉ ET MORALE

CHRETIENNE

Le 19 octobre 1979, *La Nazione* publiait une lettre d'un lecteur de Sienne, le Pr Giulio Cogni, à propos de certaines interprétations du discours du Pape aux évêques américains concernant l'avortement, le divorce, l'homosexualité ; lettre dont le double avait été envoyé au Cardinal Agostino Casaroli secrétaire d'Etat, avec prière de la communiquer au Saint-Père.

Voici la réponse envoyée par le Cardinal à l'Archevêque de Sienne chargé de la transmettre :

« Je vous serais très obligé de vouloir bien vous faire l'interprète, auprès de la personne susnommée, de notre appréciation concernant la bienveillante attention et l'esprit de sincère ouverture qu'il a montrés envers l'enseignement de la morale chrétienne, dont Sa Sainteté a confirmé, à cette occasion, certains aspects.

« En même temps je prie Votre Excellence de faire remarquer à l'aimable expéditeur de la lettre que ce qu'il a écrit sur le comportement homosexuel en particulier ne reflète pas la pensée du Souverain Pontife, qui n'a fait aucune exception dans son jugement négatif de certains actes : ces derniers restent en soi illicites, même si les tendances déviantes qui peuvent exister chez un sujet ne lui sont pas imputables. »

Dans une nouvelle lettre publiée dans *La Nazione*, le Pr Cogni sur les limitations imposées à certaines créatures, fruits comme toute autre de la divine Providence. Donateur de sang, possesseur d'une carte de donateur d'organes

(à l'imitation du don eucharistique du Christ), bien qu'ayant trouvé son accomplissement dans l'amour hétérosexuel, il estime que, s'il avait rencontré une créature de son sexe qui ait eu un besoin désespéré de son sang sous une autre forme, il aurait été égoïste en le lui refusant. Et il conclut en affirmant que, dans le divin spectacle du monde, les idéologies exclusives empêchent l'épanouissement de l'art et de la vie.

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

35 F — Port compris

Préciser l'année désirée

A.L. ROWSE

LES HOMOSEXUELS CÉLÈBRES

dans l'histoire, la littérature et les arts

Ed. Albin Michel — 320 pages — 16 illustrations — 59 F

POUR SES LONGS

ET LOYAUX SERVICES

Luigi, c'est l'oncle. Jusqu'à quarante-cinq ans, l'argent, l'argent : et une réussite dans ce domaine. Dans les milieux financiers de Paris, l'homme le plus envié, redouté, détesté. Implacable et solitaire. Jamais de vacances. Célibataire, pas de femmes. (Est-ce que j'ai le temps, moi...) Et puis un jour, le terrible accident. Luigi est parti au volant de sa Mercedes noire et se délecte de la vitesse (« Mon seul sport, mon seul plaisir »). Tout à coup : « Qu'est-ce qui ne répond plus ? » Un poids lourd chargé de bouteilles arrive en face. Quand on retire Luigi de l'amas de ferrailles et de verre brisé, il a le visage sillonné de coups de poignard et les yeux en sang. Atrociement défiguré. Et aveugle pour le reste de ses jours.

Luigi bazarde toutes ses activités. Y compris trente-six présidences honorifiques. Il y a longtemps que les trois-quarts de sa fortune sont à l'abri en Suisse. Il décide de quitter définitivement Paris. Il achète dans le pays de Vaud *La Cèdreraie*, une propriété qu'un magnat du pétrole (un prince arabe) voulait revendre : un château du XVIII^e siècle, avec un parc immense, au bord du Léman. Alors qu'il est encore à la clinique, à Neuilly, sa sœur Paola vient le voir. Ils ne se sont pas revus depuis dix ans, le jour de l'enterrement de son mari. Paola suggère qu'elle pourrait venir chez lui. Le vieux loup blessé accepte. Luigi et Paola s'installent dans le château. Luigi amène de Paris son valet de chambre Igor, qui est à son service depuis dix ans. Igor est le fils d'un officier du Tsar émigré au moment de la révolution russe. Né et élevé à Paris, il parle un français d'une extrême correction, mais n'a pu se défaire de certaines intonations héritées de son père. Paola recrute sur place une cuisinière.

Paola connaît bien le caractère de son frère. Elle lui rend de grands services, mais s'efforce de ne jamais paraître celle

qui a l'autorité dans la maison. Pourquoi lui a-t-elle proposé de venir vivre chez lui ? Certainement pas pour mener la vie de château. (D'ailleurs comme vie de château, il y a plus gai !) Un peu par pitié. En fait, Paola a surtout pensé à son fils, Renzo. S'il était possible d'intéresser Luigi à l'avenir de Renzo... Au fil des jours, elle rappelle à son frère l'existence de ce fils, qui est en train de terminer son service militaire. Elle lui explique que ses études secondaires achevées, il aurait désiré entrer à l'université et faire des études de langue. Mais la situation familiale, les débouchés... il avait fallu renoncer. Avant son départ au service, Renzo avait travaillé dans une librairie. Paola suggère que si le projet de l'université pouvait être repris...

Un beau matin de juillet, Renzo débarque à la *Cèdreaie*. Fini le service. Paola l'amène devant son oncle. (« Même sans ses cicatrices, il devait avoir un visage terrifiant... ») Luigi pose sa main sur la tête de Renzo. (« Pas très grand. Longueur des cheveux convenable. Ai horreur du genre hippy. ») — « Il est blond et a des yeux verts », dit Paola. La main sèche de Luigi passe sur le visage, note le velouté de la peau, l'arrondi du menton, la finesse du nez. « Bon, à table. »

Igor fait le service. Sobrement, sans attention excessive pour l'aveugle. Le déjeuner se déroule dans un silence lugubre. Au dessert, Igor apporte une glace nappée de caramel et de crème Chantilly. Il en sert deux cuillères à Luigi, présente pour la forme le plat à Paola qui murmure : « Mon foie... », se penche près de Renzo pour le servir, observe son visage, devine son envie et remplit copieusement son assiette. Renzo lève les yeux sur Igor tout proche et le remercie d'un sourire complice.

Igor verse le café. Luigi prend sa cuillère, mais au moment de la plonger dans sa tasse, il la rejette au milieu de la table avec un geste exaspéré :

« Cette petite cuillère sent mauvais. Avec quoi la cuisinière l'a essuyée ? Avec une serpillère ? Change-moi ça. »

Coup d'œil discret de Paola à Renzo. (« Il aurait été étonnant qu'un repas se déroule sans un éclat de ce genre... »)

Igor impassible change la petite cuillère.

« J'ai tellement mal dormi dans le train cette nuit..., dit Renzo. Je crois que je devrais aller faire la sieste... »

Son oncle l'arrête : « A partir d'aujourd'hui, puisque

tu es là, c'est toi qui m'emmèneras faire ma promenade après le déjeuner. »

Renzo regarde sa mère qui lui répond par un petit signe de la tête. (Pas moyen de refuser.)

« Ne fais pas la grimace... »

— Je n'ai pas fait la grimace...

— Tu crois que je ne t'ai pas vu faire la grimace ?...

Allons-y. »

Igor ouvre la grande porte vitrée qui donne sur la terrasse du château.

« A gauche... (Il est raide comme un piquet.) Pas la peine de compter, je sais bien que le perron a six marches... »

Les voilà dans la grande allée du parc.

Au bout de dix minutes, le silence devient insupportable à Renzo :

« Quelle belle rangée de... »

— Te fatigue pas. On me les a décrits cinquante fois. J'ai fait tous les jours cette promenade depuis que j'ai acheté cette propriété. Nous venons de dépasser un cerf en bronze sur un gros rocher. Tournons à gauche et prenons le petit sentier... Là, une tour presque en ruine... »

Au bout du sentier, un banc de pierre, une balustrade qui surplombe le lac.

« Asseyons-nous-là un moment », dit Luigi.

Renzo contemple les arbres... le lac, comme la mer. (« La douceur de vivre... »).

« Alors, ce service militaire ? »

— Je suis surtout content que ce soit fini.

— Quel grade ?

— Caporal.

— Même pas sergent ? Je te croyais officier de réserve.

Faut avoir de l'ambition, si on veut réussir dans la vie...

Et les filles, Renzo ? Pour ça au moins, le service militaire c'est le bon temps ?

— ...

— Alors, tu me réponds ? Les aventures durant ton service ? »

(Comment en sortir ? Et si je lui retournais la question ?)

« Ça a été le bon temps pour vous, le service, mon oncle ? »

— C'était la guerre d'Algérie, et dans le coin où j'étais, il fallait d'abord penser à sauver sa peau. Et puis après... »

Luigi s'arrête et semble s'absorber dans un long rêve. Renzo observe ce visage lacéré. (« A quoi peut-il bien penser ? A sa jeunesse, à ses *aventures* ? Il y a six mois, on l'enviait souvent, mais lui, était-il heureux avec la vie qu'il menait ? »)

Le lendemain, sur le même banc, Luigi reprend ses questions :

« Avant le service, tu faisais quoi... Maintenant tu vas faire quoi ? » Et puis tout d'un coup :

« Qu'est-ce qui t'intéresse dans la vie ? »

(Zut, le voilà qui recommence. Peux tout de même pas lui refaire le coup d'hier. Essayer la manœuvre contraire.)

— Mais tout, mon oncle. Les livres, la nature, les voyages, l'amour, la musique... (Ça y est, j'ai trouvé.) Je vais me remettre à la guitare. Bien sûr, j'ai dû laisser tomber pendant le service. Je pense que ça reviendra vite. Vous savez ce que je m'achèterai comme guitare, dès que je le pourrai... c'est très cher, mais si on compare avec le prix d'une moto... (bla-bla-bla) la passion de la musique, mon oncle, mais pas tellement de la grande musique... connaissez pas Klauz Schulze, Manuel Götsching ? (Il commence à m'ennuyer, ce ballot)... faut accoutumer l'oreille à des sonorités insolites, y a des plaisirs nouveaux à découvrir... En somme, je veux profiter au maximum de la vie. »

(*En profiter*. Ils m'exaspèrent ces petits jouisseurs qui n'ont que ce mot à la bouche. Est-ce que j'en ai profité, moi ?)

« Ça suffit, rentrons. »

Le lendemain :

« Renzo, qu'est-ce que tu m'as énuméré hier comme choses qui t'intéressaient ? »

— La musique... les livres, les voyages, la nature, l'amour... »

(Tiens, tiens, sa voix devient comme étranglée quand il dit ce dernier mot.)

« Quel voyage aimerais-tu pouvoir faire ? (Ce que je m'en fous.) »

— J'aimerais bien aller au Japon... »

(Il a repris de l'assurance. Le voilà lancé ; il en a pour une demi-heure.) Au bout d'un moment, Luigi coupe brusquement son neveu :

« T'as pas une petite amie, Renzo ? »

(Et ma vie privée, alors ?)

« J'ai une amie qui s'appelle Sylvie. Nous avons été au Lycée ensemble. Nous nous sommes beaucoup revus à chacune de mes permissions. Elle a commencé des études de médecine. Je l'aime bien... »

(Mon petit gars, si tu crois que je ne me rends pas compte que tu me racontes des histoires. Je ne te demandais pas qui tu aimes *bien*.) « Ça suffit. Rentrons. »

A partir de ce jour-là, les questions de Luigi cessèrent. Les repas étaient toujours aussi mornes, seulement troublés périodiquement par un mouvement de colère de Luigi. Après le déjeuner, Renzo emmenait son oncle, et sur le banc de pierre au bord du lac, il lui lisait quelques articles du *Figaro* sur la situation économique. (« Il lit intelligemment. Seule chose que je sache qu'il fasse bien. Mais, ça s'entend, c'est une corvée pour lui. »)

Une après-midi, après avoir ramené son oncle, Renzo remonte dans sa chambre. Il rencontre Igor dans l'escalier. C'est un moment où il est convenu que Igor est libre et que son service est suspendu.

« Si monsieur Renzo voulait venir tout à l'heure me rejoindre à la cuisine... »

Renzo surpris regarde Igor qui semble avoir perdu sa raideur conventionnelle. Un autre regard ; un vrai sourire.

« Je vais m'amuser à faire un *Koulitch*. C'est une brioche russe. Monsieur votre oncle, à qui je l'ai fait goûter une fois, la première année où j'étais à son service, l'a traité de *caillou moisi* et n'a plus voulu en entendre parler. Mais je crois que vous, vous aimeriez ça. »

Et il ajoute sur un ton étrange, en fixant le jeune homme :

« Je crois que j'ai deviné vos goûts, monsieur Renzo. » Renzo à son tour scrute le visage d'Igor.

« Mais je vous accompagne tout de suite à la cuisine. Vous voir fabriquer ça m'amusera... »

— Oh, il ne me reste plus qu'à le faire cuire. Ce qui est long, c'est de faire la pâte, et je l'ai préparée hier ; il faut qu'elle repose. Mais venez, nous serons tranquilles, la cuisine est partie... Je vous raconterai les souvenirs de la jeunesse de mon père en Russie. Ne seriez-vous pas curieux de connaître ce qui se passait dans les écoles militaires des futurs officiers, du temps du Tsar... »

Le lendemain, lorsque Renzo descend prendre — tardive-

ment — son petit déjeuner, il trouve son oncle dans la salle à manger en train d'écouter des informations à la radio. Il s'approche de lui, embarrassé pour lui dire bonjour. Mais c'est Luigi qui prend la parole :

« Igor, apporte-moi... »

— C'est moi, mon oncle. »

(Ça alors, pense Luigi, il me reste encore des progrès à faire... Comment ai-je fait pour me tromper ?)

C'est à midi qu'une réponse se présentera brusquement à sa question, quand Igor se penchera près de lui pour le servir.

Mais Renzo a remarqué ce petit reniflement de son oncle vers le cou d'Igor. Il pâlit brusquement. Paola ne s'aperçoit de rien. Son oncle ne peut rien voir. Igor, lui, sent l'anxiété du jeune homme mais doit rester impassible ; ils s'expliqueront plus tard.

Durant huit jours, Luigi cherche une confirmation à son hypothèse. Rien. Le neveu est d'une extrême prudence.

Mais un jour, alors que, le déjeuner terminé, son oncle s'apprête à se lever et déclare rituellement : « Sortons », Renzo lui répond innocemment :

« Je crois qu'il va plévoirrr. »

Luigi lève la main dans un geste terrible (*Plévoirrr*, ça c'est l'accent *inimitable* d'Igor), et son poing s'abat sur la table avec un bruit de catastrophe.

Paola, Renzo, Igor se sont figés.

« Paola, hurle Luigi.

— Oui...

— Ce garçon... La conduite de ce garçon ne me plaît pas du tout. J'exige que demain, il quitte la maison. »

Renzo voudrait crier : « Eh bien ! tant mieux. Et je pars même tout de suite. J'en ai assez de cette maison où tous vos faits et gestes, où même les intonations de votre voix sont épiés, jugés, critiqués. J'en ai assez d'être tyrannisé par ce type-là... » Mais devant le visage terrifiant de son oncle, il n'ose rien dire. Il se contente de jeter avec violence sa serviette sur la table et sort de la salle à manger.

« Igor, accompagne-moi, dit Luigi, j'aurais deux mots à te dire. »

Renzo est monté faire sa valise. De sa fenêtre, il aperçoit son oncle qui s'avance dans la grande allée, au bras d'Igor. Une heure plus tard, il quitte le château et va prendre le train.

Paola guette le retour de Luigi. Quand elle le voit revenir, ses gestes expriment une telle fureur qu'elle renonce à lui parler. Elle se retire dans sa chambre. Au dîner, elle fait dire que la migraine l'empêche de descendre.

Le lendemain matin, on tambourine à sa porte : « Madame, madame, crie Igor, venez vite, quel malheur ! »

« Crise cardiaque, pense Paola en se précipitant dans la chambre de son frère. Je lui ai dit une fois que la colère le tuerait... »

Renzo refusa de revenir pour les funérailles de son oncle.

Mais Igor, lui, était là avec Paola derrière le cercueil.

Il accompagnait encore Paola chez le notaire, à la séance d'ouverture du testament — un testament que Luigi avait rédigé quelques jours après son accident de voiture.

« Enfin je lègue mes propriétés immobilières en Suisse — présentes et à venir — ainsi que les titres et valeurs déposés à ma banque de Genève, à mon valet de chambre Igor Ivanoff, pour ses longs et loyaux services... »

Igor a un imperceptible sourire : il pense au visage tout à fait charmant de ce jeune clerc de notaire qui, une nuit, lui avait raconté comment il avait eu connaissance du testament que Luigi venait de rédiger...

*

Paola quitte *La Cédreiaie*. Un taxi l'attend au bas du perron.

« Aidez-moi au moins à descendre mes bagages », dit-elle à Igor.

— Madame, je ne suis pas le domestique. »

Elle le regarde droit dans les yeux :

« Vous êtes l'être le plus méprisable que j'aie rencontré. »

Le taxi s'éloigne. Au moment où il disparaît au bout de l'allée, Igor voit arriver le porteur de télégrammes.

« Enfin ! » murmure-t-il.

Il décachète l'enveloppe bleue :

« Bien reçu invitation. Arriverai ce soir. Renzo. »

JEAN-CHARLES DELPHANIS.

SUICIDE ET HOMOSEXUALITÉ

(suite et fin)

par PIERRE FONTANIE.

Des hommes et des femmes se suicident, *quelles que soient leurs tendances sexuelles*. Le suicide d'un député du Var et d'un ministre illustrent cette importante vérité, en nous plongeant dans le mystère des êtres.

Les statistiques nous apprennent que ce sont les gens mariés qui se suicident le moins. La surmortalité est très élevée chez les veufs. Les célibataires et les divorcés occupent une place intermédiaire. *Suicide et homosexualité* ne sont rapprochés que pour les besoins de l'objet du présent article, en vue d'établir l'influence déterminante de l'ostracisme qui sévit à l'encontre des individus homophiles, hommes ou femmes. « Ce qui est scandaleux, c'est que beaucoup trop d'homosexuels doivent encore vivre dans la solitude et le désespoir, craignent d'exprimer leur amour ou leur affection, parfois même se donnent la mort » (« Vers une charte des droits des homosexuels : une campagne pour la raison », texte publié sous la signature et le parrainage de 174 personnalités britanniques — *Iliad*, n° 21, janvier 1979, p. 2 à 5).

D'un point de vue *général*, M. J.C. Chesnais nous affirme dans sa thèse soutenue à l'Université de Paris I, sur le thème « les morts violentes en France depuis 1962. Comparaisons internationales », que *le taux de suicide croît avec l'âge*, aussi bien dans le milieu libre que dans le milieu « carcéral ». D'après l'étude des taux de suicide pour 100 000 habitants en 1969, chez les hommes, la mortalité des quatre-vingt-cinq ans et plus est 18 fois plus élevée que chez les quinze-dix-neuf ans. Chez les femmes, elle l'est

(1) Voir *Arcadie*, n° 314.

SUICIDE ET HOMOSEXUALITÉ

6 fois plus. Par contre, *en prison, depuis 1972*, la courbe s'est inversée : le taux de suicide chez les moins de trente ans dépasse aujourd'hui le niveau de 130 pour 100 000 qui ne se rencontre guère en milieu libre que chez les grands vieillards dans les périodes de suicidité exceptionnelle.

Les suicides sont 3 à 5 fois plus nombreux chez les hommes, en tous CAS PLUS nombreux que chez les femmes, si on considère l'ensemble des tranches d'âge, ce qui se trouve corroboré, entre divers éléments, par la statistique des naissances et des décès en Belgique, par exemple, pour l'année 1973 : 1 034 suicides d'hommes contre 557 suicides de femmes (*Le Soir de Bruxelles* du 3 mai 1975).

En France, la répartition des suicides selon le mode de perpétration et le sexe est la suivante en pourcentage pour 1968-1969 : empoisonnement par des gaz : 3,5 (6,6) ; empoisonnement par des substances solides ou liquides : 6,5 (19) ; submersion : 10,3 (19) ; autres modes : 29,4 (20,6) ; pendaison : 50,3 (30,7). S'il y a 9 000 tentatives de suicide en France chaque année, depuis 1950, l'année 1977 a vu 5 592 suicides effectifs contre 4 340 en 1976 (*Le Monde* des 13 et 24 octobre 1978). L'addition du chiffre des tentatives de suicide et de celui des suicides réels recoupe donc le chiffre de 15 000 suicides par an donné par *S.O.S. Amitié*, qui publie sous ce titre un bulletin semestriel et qui a consacré deux numéros à un dossier sur le suicide (numéros 11 et 12).

Les difficultés affectives et sexuelles ont certainement leur place dans le processus qui mène au suicide, d'où le thème d'un congrès choisi en son temps par *S.O.S. Amitié* : « Ecoute et sexualité » (Congrès de Dijon, du 28 au 30 mai 1977). L'urgence d'une aide bénévole s'impose en ce domaine. *S.O.S. Amitié* l'a compris en entretenant de bons rapports avec *Arcadie*. Il est intéressant de signaler qu'une association d'entraide contre le suicide a été créée : Phénix, 65, rue Baudricourt, 75013 Paris, tél. 584-52-22. Une telle initiative se comprend, en considération des faits : notre pays vient après la R.F.A. et la Suède, mais AVANT les Pays-Bas pour le taux de mortalité. Le suicide « frappe aujourd'hui plus souvent chez les jeunes de quinze à vingt-cinq ans » et « il commence à faire son apparition chez les enfants » (*Le Monde* du 8 septembre 1979).

S'agissant de l'HOMOPHILIE, l'importance relative du suicide et ses causes vraisemblables ressortiront forcément d'un rappel d'enquêtes et de cas concrets.

Une étude sur l'homosexualité aux Etats-Unis, entreprise à partir de 60 jeunes homosexuels âgés de seize à vingt-deux ans, dans le cadre des travaux des docteurs Thomas Roesler et Robert Deisher, montre que *près d'un tiers* des sujets interrogés avaient fait une *tentative de suicide*. Parmi les principaux problèmes mentionnés par les jeunes gens comme étant attachés à leur *condition* d'homosexuels, les enquêteurs ont retenu le *chantage*, la *découverte par autrui de leurs penchants*, l'*hostilité de l'armée*, la *culpabilité vécue* et la répulsion après l'orgasme (conséquence de cette culpabilité). Ces problèmes ont poussé 31 % d'entre eux à commettre de sérieuses tentatives de suicide (*Journal of American Medical Association*, U.S.A., 1972, t. 219, n° 8, p. 1018-1023). Par ailleurs, une liste de statistiques indique que 25 % des homosexuels russes tentent de se donner la mort et que 3 % y parviennent. 60 % seulement ne se considèrent nullement comme anormaux (Numéro spécial sexualité *Quinzaine littéraire*). Les lois et la mentalité de l'état soviétique expliquent ces chiffres stupéfiants. L'article 121 du code pénal soviétique prévoit une peine de prison d'un maximum de 5 ans pour des relations homosexuelles. Elle va jusqu'à huit ans en cas de circonstances aggravantes.

Le Dr Michel Meignant, sexologue averti, constate que, très souvent, des jeunes gens homosexuels se sont supprimés, *alors qu'ils venaient de lire un livre de vulgarisation de psychologie ou d'éducation sexuelle*. Eric M..., fils d'un employé de banque et d'une secrétaire, professeur dans un lycée, témoigne : « un jour, comme un idiot, j'ai ouvert un dictionnaire et j'ai cherché le mot homosexuel. Ce jour-là, je puis bien vous le dire... j'ai voulu me suicider. J'avais compris deux choses : d'une part que le dictionnaire n'est pas rédigé par des garçons de l'âge que j'avais alors et, d'autre part, qu'il était chapeauté par des gens comme mes parents » (*Partisans*, juillet-octobre 1972, répression vécue, table ronde). Les « psychologues » manqueraient-ils de la plus élémentaire « psychologie » jusqu'à faire preuve d'un aveuglement *coupable*, quand aux conséquences de ce qu'ils écrivent dans le secret de leur bureau ? Conséquences particulièrement dramatiques pour des jeunes qui n'ont, malheureusement, pas d'autres sources d'informations que les leurs ! Il serait souhaitable que les organisations homophiles soient *associées à la rédaction de tels articles* et que les éditeurs de dictionnaires veuillent bien revoir leurs définitions (on lit par exemple dans le petit Larousse illustré de 1978, p. 952 : sodomie = coït *contre nature*, alors que

la moindre des honnêtetés consisterait à écrire : sodomie = coït par l'an... sans introduire de jugements de caractère moral ou philosophique **TOTALEMENT DÉPASSÉS**).

Arcadie relate le cas d'un jeune homophile étudiant qui s'est suicidé, un triste jour de janvier, *après la lecture du texte romain où il lui semblait voir sa définitive condamnation*. Car les êtres désemparés ne se livrent pas à de savantes exégèses et à de doctes commentaires ! ils *souffrent* ou ils se tuent, parce qu'on les a méprisés ou jugés... Les chrétiens manqueraient-ils de charité et de justice ? Ce cas n'est pas le seul : « les condamnations souveraines *des Eglises* en ce domaine ont permis le suicide *moral et physique* de nombreux homophiles » (André Baudry, *Arcadie*, n° 121, janvier 1964, p. 8).

La peur du *chantage* ou du *scandale* peut aussi jouer son rôle dans la décision qui amène l'adulte au suicide, comme cela a déjà été souligné.

Le baron Krupp s'est suicidé pour échapper à un procès à la suite des premières révélations du journal *Propaganda* sur ses mœurs et ses agissements dans sa villa de Capri..., informations reprises par le journal social-démocrate *Vorwärts* (William Manchester : « The arms of the Krupp »).

En 1903, le général anglais Mac-Donald se suicide à Paris à l'hôtel Regina pour des raisons analogues à celles de Krupp (*Arcadie*, n° 73, janvier 1960, p. 23).

Le 12 novembre 1967, l'hebdomadaire *New York Times Magazine* rapporte que, le printemps dernier, à New York, la police et le F.B.I. ont découvert un réseau de chantage qui « avait extorqué des centaines de milliers de dollars à plus de 700 *homosexuels* à travers les U.S.A... Une autre victime — un officier de haut rang — s'est suicidée la veille du jour où elle devait témoigner devant le Grand Jury pour l'enquête concernant cette affaire ».

Il est profondément regrettable que des affaires de mœurs, affaires strictement privées, brisent la carrière d'un homme politique (à défaut de briser sa vie tout court). Un homme public a le droit au respect de sa vie privée, c'est-à-dire de sa vie intime, affective et sexuelle.

Les suicides d'homosexuels dans les prisons constituent, certes, un cas à part, mais qui ne doit pas être négligé, du plus lointain aux plus récents.

Le plus lointain ? Il est dans l'histoire : le 31 décembre 1725, le peintre Jean-Baptiste Nattier était incarcéré à la Bastille, sous l'inculpation de complicité dans l'affaire Deschauffours. On l'accusait d'avoir séduit un « tout jeune »

écolier, qui aurait été arrêté en même temps que lui et mené le même jour dans la célèbre prison d'état. Le samedi 27 avril 1726, Nattier se coupe la gorge pendant la nuit (procès-verbal dressé par le lieutenant-général de police Hérault).

Les plus récents, les voici mentionnés pour la honte de notre société : suicide de Guy Clergeot, vingt-trois ans, le 15 décembre 1972, dans sa cellule de la prison de Fresnes..., suicide de Gérard Granmontagne (né en 1941), le 27 septembre 1972. Le matin de son suicide, il avait été condamné à une peine de 8 jours de *mitard* pour *homosexualité* ! Le malheureux s'était pendu à l'aide du fil électrique de sa cellule.

Arcadie a posé le problème de l'homosexualité dans les prisons. Elle le devait. Le journal *Le Monde* l'a fait, le 20 mai 1976, sous le titre : « homosexualité et détention », en s'insurgeant, courageusement, contre la séparation de deux détenus homosexuels. N'y revenons pas, dans le cadre de cet article, encore que les autorités seraient bien inspirées de mettre leurs règlements en accord avec le principe formulé clairement par le plus haut personnage de l'état, suivant lequel la peine de prison doit se limiter à la seule privation de la liberté !

Et puis, il y a tous les autres homosexuels, placés (si l'on ose dire !) dans les conditions « normales » d'existence que la société leur assigne, ces homosexuels évoqués par l'écrivain de grand talent qu'était Jean-Louis Bory et par M. le directeur d'*Arcadie*, avec sa conviction émouvante et passionnée.

André Baudry cite une lettre de l'un de ses correspondants : « L'idée du suicide me passe de plus en plus par l'esprit. Aidez-moi, Monsieur, avant qu'il ne soit trop tard, je n'en peux plus » (*Arcadie*, n° 258, juin 1975, p. 300). Il stigmatise les parents d'un jeune arcadien de vingt-deux ans qui s'est suicidé : « Si le crime moral était inscrit dans le code pénal, ils devraient comparaître en Cour d'Assises, être condamnés, car ils ont tué leur enfant qu'ils disaient aimer » (*Arcadie*, n° 174-175, juin-juillet 1968, p. 266).

Tout le monde se souvient de la lamentable histoire de Patrick racontée par l'auteur de la *Peau des zèbres* au congrès international d'*Arcadie* des 1^{er}, 2 et 3 novembre 1973. Son frère aîné se moquant de lui, Patrick s'était exilé dans une capitale étrangère. Avant de se tuer dans la nuit du 29 au 30 juillet 1973, il avait pris des dispositions pour interdire à ses parents de ramener son corps en France,

en décidant d'en faire don aux hôpitaux de cette ville. Patrick a suivi à la lettre les instructions données dans un article paru dans une revue allemande où un docteur expliquait comment se suicider « proprement », « en une minute et sans souffrir ». Il a d'abord respiré une bombe de désodorisant pour se plonger dans un état complet d'euphorie, puis il s'est recouvert la tête d'une pochette en plastique, en la serrant à l'aide d'une ficelle (« Comment nous appelez-vous déjà ?... Vivre à Midi », de J.-L. Bory, p. 61).

Un professeur de karaté, à Vesoul, Bertrand Mille, amoureux de Michel, un de ses élèves de dix-huit ans, s'est suicidé. Michel avait signalé à la police (!) les avances dont il était l'objet, comme si un garçon adulte n'est pas capable de se défendre lui-même ! Depuis, son professeur de karaté était en butte à maintes *tracasseries* qui l'ont acculé au désespoir (*Libération* du 23-4-1976). De ce désespoir de certains amants de la jeunesse témoigne encore le suicide d'un éphéophile, correspondant canadien de J.-P. Maurice pour les Nouvelles du Québec (*Arcadie*, n° 254, février 1975, p. 69). En 1973, *Arcadie* se permettait déjà d'attirer l'attention du Procureur Général « sur une disposition du Code pénal, source de combien de drames, de misères sexuelles, de suicides mêmes. L'ordonnance du 8 février 1945 qui a inscrit la discrimination dans le Code entre l'hétérosexualité et l'homosexualité » (*Arcadie*, n° 229, janvier 1973, p. 14).

Depuis le suicide de l'acteur Guy Rapp, qui s'est jeté sous le rapide Vintimille Strasbourg (*Arcadie*, n° 34, octobre 1956, p. 5 et *Arcadie*, n° 145, janvier 1966), n'y a-t-il pas eu d'autres homophiles (arcadiens ou non) qui ont choisi volontairement la mort ? « On se suicide par respect de la vie quand votre vie a cessé d'être digne de vous » (Montherlant).

Vers la fin du mois de juin 1950, les journaux rapportèrent laconiquement la nouvelle d'une tragédie advenue dans une pension de Rome, où deux très jeunes amis « attachés par un lien invouable » se donnèrent la mort (*Arcadie*, n° 59, novembre 1958, p. 46). Un jeune homme de Stradella, près de Pavie, s'est suicidé de remords pour n'avoir pas « secouru son ami, lequel s'était lui-même suicidé à la suite d'une perte de jeu au Casino de San-Remo » (*Arcadie*, n° 227, novembre 1972, p. 496-497).

H. Giese, qui était homosexuel, s'est suicidé à Saint-Paul-de-Vence après une dispute avec son ami.

Au cours du colloque de Bruxelles du 28 novembre 1964, Robert Van Maroey retient parmi divers témoignages celui de cet homosexuel qui se suicide, *après avoir lutté contre ses penchants*, celui de cet homme de vingt-sept ans, comptable, depuis dix ans, *renvoyé* parce que son patron vient d'apprendre son homosexualité et qui, tourmenté par l'idée de ses parents, meurt également.

Le 16 juin 1975, M. André Baudry a lu, à la tribune libre de France 3, cette lettre bouleversante : « J'ai dix-neuf ans. La vie que je mène est *inacceptable*. Mes *angoisses* m'ont conduit à une tentative de suicide, puis à l'hôpital psychiatrique parce que je me suis découvert homosexuel. » Comme on est loin de la prétendue libération sexuelle des jeunes et de la libération sexuelle tout court qui ressemble de plus en plus à une exploitation commerciale. « JOUISSEZ, MAIS PAYEZ » nous murmure-t-on au creux de l'oreille, tandis que disparaissent toutes les possibilités d'une sexualité gratuite et non socialement contrôlée.

Il est évident que la responsabilité de la Collectivité est engagée et que tous ces suicides devaient être rapportés, sans en retrancher un seul, comme autant de gifles à l'insolente affirmation de l'auteur du *Contre-pied*, qui semble avoir pris celui du bon sens et de la vérité.

Dans la société, ce sont les autres qui vous donnent le revolver, qui vous mettent le canon sur la tempe ou dans la bouche, qui vous suggèrent enfin le geste fatal. LE SEUL RÔLE DE L'INNOCENTE VICTIME EST D'APPUYER SUR LA DÉTENTE. TOUT SUICIDE RESSEMBLE A UN CRIME PARFAIT, TANDIS QUE L'ASSASSIN S'EN VA SUR LA POINTE DES PIEDS.

Que de *souffrances* li a fallu endurer pour en arriver à préférer la plus longue nuit, sans rêves ni réveil, à la VIE toute bruissante de couleurs, d'odeurs, de mouvements, d'émotions !

Oui, l'air embaumé des plantes, le bourgeonnement printanier, les arbres à l'élan vertigineux de colonnes, les jardins pavés par les riantes saisons, les plaisirs et les *voluptés*, CETTE PURE IDÉE RÉCONFORTANTE D'EXISTER qui aide à surmonter les difficultés, tout cela est sacrifié en une seconde. Comme on est tenté d'approuver, *par dérision*, l'humoriste qui affirmait gravement : « Le suicide ne diffère en rien d'une espèce d'assassinat perpétré froidement sur soi-même. Ce crime est si odieux, si hête et si affreux à la fois qu'un seul châtement paraît digne de frapper celui qui se rend coupable..., ne serait-ce que d'une tentative : la PEINE DE MORT ! »

Ce serait SE TROMPER DE COUPABLE !

Encore une fois, la société se condamne en condamnant le faible, l'inadapté, le MINORITAIRE et elle se condamne justement parce que la société est ou devrait être le contraire de la loi de la jungle.

Permettre à chaque homosexuel(le) de vivre son HOMOPHILIE, son affectivité, sa sexualité, A VISAGE DÉCOUVERT, n'est-ce pas tout simplement reconnaître à des millions d'êtres humains le droit à la vie, à une vie autre ? sans lequel il faut moins de courage pour mourir que de courage pour vivre !

Il aurait été dommage de ne pas rappeler cette élémentaire vérité dans un monde où la « nature » est, somme toute, moins cruelle que les hommes devenus les instruments d'un destin implacable : celui qu'ils ont eux-mêmes forgé. L'homme est le seul animal capable de tuer pour des motivations idéologiques.

Les dossiers noirs du suicide n'auraient pas été complets si les « homosexuels » n'y avaient pas figuré en bonne place. Ce n'est pas la mort qui a besoin d'être réévaluée par des suicides littéraires ou réels, de Werther à Montherlant.

Tout ce qui est MORAL est porteur d'ESPÉRANCE et de VIE.

PIERRE FONTANIE.

FRANCIS BERTHELOT

LA LUNE NOIRE D'ORION

« Un étonnant roman de science fiction
où les homosexuels sont les héros... »

Ed. Calmann-Lévy — 256 p. — 45 F

LES PROPHÈTES ONT DISPARU

L'OPERA DE L'APOCALYPSE

On connaissait déjà la poésie et la douceur des mélodies de Francis Contin, fondateur en 1978 du groupe musical ARCADIE INTERNATIONAL. L'enfant des dunes d'or, chanson enregistrée par ce groupe sur un 45 tours sorti à Arcadie en décembre 1978 m'avait profondément ému. Je regrettais simplement qu'elle soit si courte, animé sans doute par le désir de m'imaginer plus longuement errant quelque part dans le désert, au milieu des dunes de sable d'or, ou me désaltérant à la source d'une oasis. Lorsque j'ai découvert L'enfant des dunes d'or, je crois que j'ai repassé le disque une vingtaine de fois.

Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie en découvrant que cette chanson faisait partie d'un opéra intitulé **Les prophètes ont disparu**. Ce disque qui vient de sortir à Arcadie nous raconte l'histoire de Karim qui a grandi dans le désert et voit sa vie bouleversée par la guerre coloniale. On assiste à la scène émouvante de son départ pour le maquis, on partage ses espérances, son optimisme dans l'adversité, et enfin on assiste à sa mort la nuit où les soldats envahissent l'oasis.

Sur cette toile de fond grandiose, Karim parvient à lier, avec un des maquisarts, une profonde amitié qui lui révélera les secrets du bonheur et de la sagesse. Ce drame trouve son apogée lyrique dans le morceau qui porte précisément le titre de cet opéra : **Les prophètes ont disparu**. On est pris dans une envolée de violons, dernier soubresaut d'un bonheur éphémère qui se termine par la vision du drame : « ... il y a bien longtemps que les prophètes ont disparu, bientôt viendra l'apocalypse... ».

Et cette apocalypse arrive enfin, car on l'attend depuis le début et on sait qu'elle est inévitable. La voix grave et chaude de Bruno Perroud donne à ce drame une force qui ne peut laisser indifférent. Mais Francis Contin a tenu à terminer son œuvre sur une note optimiste. La voix aiguë et puissante d'Evelyne Sellès réussit par miracle à faire oublier cette apocalypse, entonnant tel un hymne d'espoir le final, avec des mots comme : « ... ouvre la fenêtre, le jour nous appartient. La vie va renaître, il est déjà demain... ».

Les mélomanes connaissent déjà Evelyne Sellès. On a pu la voir au théâtre dans **Mayflower**, **Le Big Bazar**, **Le Comte de Monte-Cristo**.

Elève de Michel Legrand, elle apporte à ce disque une expérience et une technique vocale dont le groupe ARCADIE INTERNATIONAL peut être fier.

Les voix d'Evelyne Sellès et de Bruno Perroud donnent à cet enregistrement ce qui fait défaut à tant d'interprètes : la sincérité et l'authenticité. Cet opéra semble avoir été écrit spécialement pour eux. C'est peut-être là qu'est le véritable secret de cette réussite.

Quant à Francis Contin, je lui ferais le plus beau compliment que l'on puisse faire à un compositeur : c'est de la Musique avec un grand M, tout comme son livret est de la grande poésie.

Une œuvre que tout Arcadien digne de ce nom doit avoir dans sa discothèque.

ALAIN MALLET.

Disque 33 t : 42 F

Avec la brochure du livret : 50 F

Cassette : port compris : 44 F

Avec le livret : 55 F

JAMES LEO HERLIHY

MACADAM COWBOY

Qui ne se souvient du film...

Ed. Stock — 192 p. — 33 F

DOCTEUR MICHEL MEIGNANT

NOUS SOMMES TOUS DES PERVERS SEXUELS PERSÉCUTÉS

Ed. R. Laffont — 432 p. — 75 F

LES CONQUETES D'ALEXANDRE

de ROGER PEYREFITTE.

Voici deux ans, Roger Peyrefitte nous conviait à partager les plaisirs et les travaux du jeune Alexandre de Macédoine, son héros favori, adolescent beau comme les dieux et voué à la gloire dans la Grèce pédérastique de l'Antiquité (1).

Voici maintenant, devenu adulte et roi, Alexandre parti à la conquête de l'Orient. Avec cette prodigieuse érudition qui ne cesse de provoquer notre étonnement et notre admiration, Roger Peyrefitte nous entraîne à sa suite de Pella à Persépolis, à travers ce qui est aujourd'hui la Turquie, la Syrie, le Liban, Israël, l'Égypte, l'Irak, l'Iran, en une course folle ponctuée de batailles, de sièges, de fêtes, de périls et de triomphes (2).

Cette fois nous sortons peu à peu de l'aire culturelle grecque et c'est le monde fascinant des civilisations orientales que nous découvrons en compagnie du séducteur conquérant. Lydiens, Phrygiens, Syriens, Phéniciens, Égyptiens, Babyloniens, offrent tour à tour à la curiosité d'Alexandre, et à la nôtre, leurs légendes, leurs cultes étranges, et bien entendu leurs mœurs, où les fantaisies sexuelles les plus débridées illustrent les mythologies les plus pittoresques. A Tarse (où devait naître, trois siècles plus tard, un certain Saül plus connu sous le nom de Saint-Paul...), les habitants « sont tellement occupés à pratiquer la pédérastie que l'on entend, dans chaque rue, sortant presque de chaque maison, les gémissements des uns, les râles voluptueux des autres ». A Sardes, c'est la masturbation qui est l'occupation favorite de tous à l'heure de la sieste méridienne. A Bamyce en Syrie, c'est dans un temple orné de gigantesques phallus que les couples de toute nature s'unissent en une perpétuelle orgie sacrée. L'Égypte présente des accouplements d'hommes et d'animaux où elles prétendent trouver l'origine de ses dieux zoomorphes. Le temple de Paphos recèle des chambres secrètes « aux murs couverts de peintures représentant tous les actes de la volupté ».

Partout, l'armée multinationale que conduit Alexandre traîne avec elle ses courtisanes et ses mignons et expérimente les mœurs du pays. Partout aussi, les philosophes et les historiens qui accompagnent le vainqueur lui apprennent les particularités des traditions locales.

(1) Voir *Arcadie*, n° 291, mars 1978, p. 176.

(2) Roger Peyrefitte, *Les Conquêtes d'Alexandre*, Albin Michel, 1979, 570 p. Prix : 95 F.

Quant à Alexandre, toujours beau, toujours maître de lui, son amour pour le charmant Ephestion ne l'empêche pas de goûter, à l'occasion, aux fruits offerts par la conquête, et Ephestion, de son côté, ne dédaigne pas d'éprouver les talents d'un jeune homme surpris en train d'épier les ébats de sa sœur et du roi de Macédoine...

L'ouvrage se clôt aux lueurs de l'incendie qui consume le palais de Persépolis. Après l'Iran, c'est bientôt l'Afghanistan qui va attirer le conquérant, et puis le Pakistan. L'Histoire se rapproche...

Heureusement pour notre plaisir, il reste donc encore un volume à venir pour compléter le monument élevé par Roger Peyrefitte à la gloire de son cher Alexandre. Beaucoup de plaisir en perspective.

MARC DANIEL.

MARINUS ET MARINA

roman de CLAUDE-LOUIS COMBET (1).

Ce roman par plus d'un côté, semble-t-il, autobiographique, a de quoi déconcerter le lecteur non prévenu.

Il n'est certes pas d'une lecture aisée.

À la lumière, si l'on peut dire, d'une légende du V^e siècle en Bithynie, Claude-Louis Combet se livre à une interminable introspection.

La bienheureuse Marina-Marinus dissimule son sexe féminin pour être admise dans une communauté conventuelle masculine.

Accusée, (é) d'avoir engrossé une courtisane d'un village voisin, elle termine en ermite une vie toute de prières et de macérations.

C'est le prétexte qui permet à Claude-Louis Combet qui ne nous avait pas accoutumés, dans ses œuvres précédentes, à tant d'amphigouri, à s'analyser avec une complaisance étonnante.

Comment un homme peut-il exprimer la féminité qu'il ressent en lui et dont il porte le faix accablant ?

Je crains que l'expérience de l'auteur ne soit pas d'un grand secours à celui qui sera contraint à cette douloureuse, sinon impossible recherche d'unité.

Tout est loin d'être sans intérêt dans cet écrit plus proche parfois de l'essai philosophique que du roman.

Mais je crois nécessaire de ne pas dissimuler au lecteur de bonne volonté que la traversée de cette œuvre est au moins aussi aride que celle du désert bithynien tant les oasis y sont rares.

SINCLAIR.

(1) Textes. Flammarion. Prix : 75 F.

VENUS ET JUNON

(Journal 1965-1969)

de GABRIEL MATZNEFF.

Nombreux sont ceux pour qui le journal de Gabriel Matzneff occupe une place brûlante dans leur bibliothèque intérieure. Le précédent volume, **Cette camisole de flammes**, était déjà un de ces livres « qui vous labourent », selon une expression de l'auteur lui-même. Ce tome-ci, consacré aux années 1965-1969 (1), ne lui est pas inférieur. **Vénus et Junon** (tel est son titre : la déesse de l'amour libertin et la déesse de l'amour conjugal, face à face) évoque principalement le lent chemin qui conduit Gabriel Matzneff au mariage, réel paradoxe pour un don juan comme lui. Mais résumer ainsi le livre, c'est le réduire ; il brûle de mille aspects divers, fidèle reflet de la vie de l'auteur. En voici quelques exemples.

A plusieurs reprises apparaissent des personnalités politiques de premier plan, que l'écrivain fréquente assez familièrement. Oui, direz-vous, mais il y a douze ans... cela est bien ancien. Bien ancien ? Ce milieu-là ne se renouvelle guère rapidement, à ce qu'il semble : il s'agit de François Mitterrand et d'Alain Peyrefitte. On en parle encore un peu, je pense ? En politique comme ailleurs, Gabriel Matzneff n'est pas un sectaire : il fréquente qui bon lui semble, n'en déplaît aux esprits étroits.

Politique encore : Gabriel Matzneff a vécu mai 68. Encore un, dirait-on, qui va nous proclamer qu'il a été le premier à comprendre, à agir, à inspirer... Sans doute Gabriel Matzneff, par l'originalité et la force de son œuvre, serait bien mieux fondé que tant d'autres à s'attribuer une paternité dans ce soulèvement des cœurs. Raison de plus pour qu'il ne se vante pas en l'occurrence : en mai 1968, il était tout simplement en Espagne, se partageant entre le soleil, l'amour et ses livres. Et s'il regagne Paris début juin, ce n'est pas que le bruit des barricades l'attire : sa petite amie doit passer son bachot, qu'elle obtiendra d'ailleurs brillamment, et Gabriel Matzneff entonne un « can-

(1) Les années 1963-1964 du journal « paraîtront ultérieurement ». Pourquoi ? Mystère...

tique d'action de grâce à Saint Cohn Bendit, propice aux lycéennes qui ont un amant écrivain », sans oublier cependant de noter l'accueil tragique que lui fait sa concierge : « Ah ! monsieur, vous ne pouvez savoir ce que nous avons souffert ! » (p. 213-214).

Tout cela est bien plaisant pour le lecteur. L'intérêt grandit dans le récit (dont l'actualité, hélas, reste entière) du voyage effectué par Gabriel Matzneff en Union Soviétique où il s'efforce d'aider les dissidents, dont on ne parlait guère, à l'époque. Mais il y a plus encore. Mieux que n'importe quelle philosophie, les notes prises par Gabriel Matzneff au fil de sa vie exposent les points essentiels de toute existence humaine : l'amour et les amours, les attachements des corps et des cœurs, la mort des êtres aimés et l'agonie des passions, tout ce qui empoisonne et enchante les vies d'où l'exigence n'est pas absente.

Les pharisiens qui reprochent à Gabriel Matzneff son insensibilité gagneront à lire les pages où il relate — non, le mot est trop froid, où il vit la mort de Pierre Struve : « Je pleurais comme un gosse. Ce pauvre corps martyrisé, ce pauvre visage. Pourquoi lui, si lumineux, si bon, si nécessaire à tous. C'est trop absurde, trop injuste. Et moi, le pou inutile, à la vie pécheresse, je suis là, en bonne santé. Quelle dérision » (p. 237). Un cœur sec, Gabriel Matzneff ? Allons donc. Pas plus qu'il n'est l'égoïste pressé de se débarrasser, après usage, des « objets » dont il a joui ; lorsqu'il rompt avec Martine, une lycéenne de ses amantes, ce n'est pas sans émotion ni sans délicatesse. Il est d'ailleurs intéressant de comparer cette page (p. 283) avec son calque dans **Isaïe réjouis-toi** (p. 41-42) : dans le roman, Gabriel Matzneff a ajouté quelques phrases assez cyniques, s'interrogeant sur la nécessité de prendre tant de précautions avec « une nénette qui a dû déjà coucher avec la moitié des garçons de sa classe ». Après coup, oui, l'écrivain met une pincée d'ironie, prend de la distance. Mais sur le moment, l'émotion est pure, comme tout au long de ce journal.

Quelle vie multiple, tout de même ! Quel roman que la vie de Gabriel Matzneff ! Il refuse de simplifier ce qui n'a pas à l'être, il refuse, au nom de quelque principe que ce soit, de renoncer à Dieu ou à diable. Varius, multiplex, multiformis, ou pour parler français, changeant, compliqué, complexe, vivant pleinement et fondamentalement cette multiplicité ; mais, parfois, un choix semble inévitable (p. 217-218) : « Le suicide, le mariage ou le monastère ? (...) Partagé entre le sentiment que mon destin se situe entre les extrêmes (le monastère, le suicide, le mariage), et la tentation de continuer à mener la vie cyrénaïque et donjuanesque qui est la mienne depuis tant d'années, et qui, somme toute, ne m'a pas si mal réussi. »

Ce volume, comme le précédent, est le catalogue fidèle des exploits de Don Juan Gabriel Matzneff, mais il porte aussi la trace des choix « extrêmes ». Le suicide ? Une tentative en 1960, et les pages de **Cette camisole de flammes** qui décrivent cette montée au suicide, effectuée sous le regard d'un garçon aux yeux verts et au sourire de faune, sont parmi les plus bouleversantes qu'on puisse lire. Le mariage ? Ce tome-ci y conduit, il aura lieu en 1970, et les lecteurs d'**Isaïe réjouis-toi** (dont plus d'un passage, je l'ai déjà signalé, est

directement calqué sur le journal) savent quelles terribles suites il aura. Reste le monastère, qu'à ma connaissance Gabriel Matzneff n'a pas essayé, mais la vie religieuse orthodoxe tient toujours une place éminente dans son existence et dans son œuvre.

« Quel livre de vie, une fois de plus. « Une tache de couleur vive au milieu de la littérature grisâtre », selon une formule de Julien Gracq au sujet d'un autre ouvrage de Gabriel Matzneff. Mais j'entends d'ici l'inévitable question : et les petits garçons ? Oui, rassurez-vous, il y en a. Moins que dans le précédent volume cependant. De toute façon, l'essentiel est ailleurs. L'essentiel : la lumière intense, brûlante que dégage le livre. « Devant moi, étale, le champ merveilleux du possible » (p. 17). Gabriel Matzneff sait chanter ce possible avec tant de passion que nul ne peut y rester insensible.

JEAN-PIERRE HUBAC.

SANS AVEU

poèmes de JACQUES LEMONNIER (1).

Poèmes certes mais dont la facture un peu vieillotte mais fort traditionnelle ne risque guère de déconcerter.

L'auteur, familier de tous les rythmes, en joue parfois avec bonheur.

Deux parts peuvent être faites : l'une consacrée à l'ironie, voire à l'humour et l'autre plus grave qui n'est pas la moins bonne.

Détachons-en quelques vers :

« Matelots,

« Mousse, ni passagers ne veulent d'un voyage

.....

« Dont la dernière escale est sans doute un naufrage. »

On peut sans grave risque entreprendre ce court voyage en compagnie de J. Lemonnier sans redouter aussi tragique issue.

SINCLAIR.

(1) La Pensée Universelle.

LES HOMOSEXUELS CÉLÈBRES DANS L'HISTOIRE, LA LITTÉRATURE ET LES ARTS

de A.L. ROWSE.

Le petit jeu de salon qui consiste à demander : « Savez-vous que Untel EN est ? », c'est ce à quoi fait d'abord penser ce livre (1). Car il s'agit bien d'une galerie de portraits, qui semble à première vue ne rien apporter d'essentiel.

L'intérêt en effet est très inégal, d'un nom à l'autre, non seulement quant au nombre de pages (dix-huit pour Jacques 1^{er} d'Angleterre, une à Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV), mais encore quant à la manière de présenter tel ou tel personnage. De même, le grand nombre d'anglais (32) sur les 80 hommes étudiés (2) peut s'expliquer par la nationalité de l'auteur. Il est dommage également que des erreurs se soient glissées sous la plume d'un historien : — le marquis de Custine (p. 121) ne se prénomait pas Adolphe, mais Astolphe (prénom tiré de l'*Orlando furioso*, de l'Arioste) ; — « l'empereur Jules » (p. 290), c'est César, paraît-il ; or même les jeunes élèves de sixième savent que l'*imperator* était chef suprême de l'armée, mais point du tout empereur.

Et nous avons assez souvent ici même plaidé en faveur des bons traducteurs, trop injustement oubliés, pour ne pas regretter cette fois des maladresses qui compliquent un style probablement déjà lourd dans l'original : — à propos de Tchaïkovski et de la musique des Allemands : « la lourdeur de la leur lui déplaisait » (p. 130) ; jusqu'à conduire au galimatias : — de Norman Douglas : « c'était d'instinct l'éclair au savant vagabond » (p. 214) ; on ne résiste pas à la malice

(1) Titre anglais : *Homosexuals in History — A Study of Ambivalence in Society, Literature and the Arts* — Weindenfeld and Nicolson, Londres, 1977. Traduit de l'anglais par Geneviève Adda, 310 p. (dont 16 hors-texte), in-8°, Albin Michel, janvier 1980. Prix : 59 F.

(2) Aucune femme n'y figure (sinon par allusion, Mme Récamier et Mme de Staël) ; mais le propos de l'auteur était sans doute exclusivement masculin...

[après avoir eu envie de noter : « familier » dans la marge : « (Stefan George) se promena pas mal à l'étranger »], de citer, à propos du même : « le culte qu'il fondit » (écrivira-t-on sic ? p. 204, pour ces deux perles).

✱

Mais on s'interroge ensuite ; malgré ses imperfections, un tel dictionnaire — il lui manque un Index — n'est-il pas néanmoins fort utile ? Le hasard place sur mon bureau à côté de cet ouvrage, le compte rendu, dans *l'Information littéraire* n° 5 de 1979, page 228, par M. Ch. Béné, d'un livre de Mme Y. Charlier sur *Erasmus et l'amitié d'après sa correspondante* (3). On y peut lire : « (...) l'amitié avec le moine Roger Servais, pendant le séjour à Steyn, dont l'expression trop chaleureuse, mais en fait pleine de réminiscences poétiques, a égaré plus d'un critique ». Or A.L. Rowse présente cette passion sous un autre éclairage, et permet au moins qu'on s'y intéresse.

Enfin on peut faire sienne — pour une fois — telle phrase du *Prière d'insérer* : « Un monde adulte devrait être capable de considérer le phénomène homosexuel de façon objective, avec sérieux, et — pour quoi pas ? — sympathie. »

PIERRE NOUVEAU.

(3) *Les Belles Lettres*, Paris, 1977, 360 p.

7-14-17 OU ARCHITECTURES D'EROS

Curieux petit livre que celui de Geneviève Pastre (1). Je ne sais quelle définition donner de cet ouvrage tellement il m'a surpris, troublé, subjugué. Il ne s'agit pas d'un roman mais de ce qu'il convient d'appeler la poésie-fiction. Dieu que je me suis perdu et retrouvé dans cette merveilleuse prose. Je la sens encore couler en moi telle la douceur des eaux d'un fleuve à la fois calme et impétueux. Geneviève Pastre chante les amours saphiques avec fougue et sensibilité. Il est rare, je dirai même trop rare, qu'une femme écrive des poèmes pour une autre femme. La poétesse célèbre le corps ami. C'est une ode à cette architecture de chair et de vie. Je conserve de ces lignes la fraîcheur d'un amour et la chaleur des étreintes les plus folles. Et moi modeste Arcadien je suis tombé amoureux du texte...

FLORÉAL DURAN.

(1) Editions Subervie (Rodez). Prix : ± 15 F.

« CE N'EST PAS PARCE QUE LA MUSIQUE EST BELLE QU'IL FAUT PLEURER »

de ALEXANDRE d'ARÇAIS.

Sceptiques, c'est là que je vous attends ! Vos traits satiriques, vos sarcasmes ne manqueront pas de s'exercer. Vous direz ironiquement, du ton railleur qui assassine : « Que de larmes !... On s'y noie ! Que de morts !... Autant que dans les romans policiers ou les drames hugoliens ! » Vous annoterez les fautes d'impression dont le chapelet peut s'égrener au long des pages (1).

Pourtant, ce n'est pas à vous de juger. Seuls, les romantiques ou les néo-romantiques ont le droit à la parole, aux « sanglots longs ». Pour vous, ce ne sera jamais qu'une contraction « spasmodique du diaphragme dans la poitrine ». Laissez-les à leur tristesse sombre : ils cherchent le silence et la nuit pour pleurer...

Pourquoi parler de ce recueil de nouvelles dans la revue *Arcadie*, puisque, sur les dix-neuf nouvelles, DEUX seulement concernent l'homosexualité ?... « Le loubard sentimental » (p. 79 à 82) et « Lamento » (p. 91 à 93).

Où, pourquoi vous entretenir de *Ce n'est pas parce que la musique est belle qu'il faut pleurer* (96 pages) d'Alexandre d'Arçais ? Et Dieu sait si la musique est belle, particulièrement celle d'Emmanuel Chabrier (1841-1894) dont une des œuvres, *Habanera*, entraîne Julien aux confins des étoiles !

D'abord, parce que l'auteur est connu des lecteurs d'*Arcadie*, à qui il a confié quelques-uns de ses textes. Ensuite parce qu'il a déjà écrit un premier recueil de nouvelles dont j'ai fait la critique dans *Arcadie*, n° 205, mai 1979, pages 433-434 : « L'Enfer ou les Etoiles. »

D'ailleurs, s'il n'est pas ou peu question d'homosexualité dans le livre d'Alexandre d'Arçais, comment ne pas en discerner la problématique, à travers l'enchevêtrement des thèmes, en dépit du *travesti* que l'auteur s'impose ? La *solitude* (ce mot revient sans cesse, comme un leitmotiv), la *tragédie de la différence* (p. 20), l'*incapacité de vivre comme la majorité* (p. 31)...

(1) Prix : 35 F.

Mettre des femmes en scène (Maria ; Ginou ; la star...) permet à l'homme qui emprunte leur identité de poser le regard qu'elles posent sur lui... Le curriculum vitæ d'Alexandre d'Arçais nous apprend qu'il a obtenu en 1979 « une médaille décernée par la Chambre de Commerce d'Agen pour une nouvelle titrée « Elle portait un ciré noir », que je redécouvre dans le recueil « L'Enfer ou les Etoiles » (p. 25 à 30) sous le titre « Il portait un ciré noir ». Ce curieux changement de sexe, en fonction peut-être de la dissemblance du public, Marcel Proust l'a pratiqué, faisant d'un Albert une Albertine et, après lui, tel charmant chanteur blond venu de Hollande, qui a modifié radicalement l'inspiration de son « répertoire », depuis une certaine soirée de variétés au Club des Pays latins (voir *Arcadie*, n° 217, janvier 1972, p. 50).

Quoiqu'il en soit, l'auteur est fidèle à lui-même d'un recueil à l'autre. Il n'y a, hélas ! que l'imprimeur qui ait changé, car un livre doit s'offrir comme un visage : sans rides et sans fautes. Alors, le plaisir de la lecture sera sans mélange pour ceux qui ont « conservé cette part d'enfance qui est la marque la plus certaine des âmes saintes ».

PIERRE FONTANIÉ.

MARC BERTHOMIEU

ANTINOUS

« La ferveur d'Hadrien en fit l'égal des Dieux »

Ed. José Millas-Martin — 20 F

LES NORONSOFF

de JEAN LORRAIN.

Une collection au titre singulier, « Les Pâmés », s'est spécialisée dans la publication d'écrivains délirants de la fin du XIX^e siècle qui ont été oubliés, tels que le Sâr Péladan avec *Le vice suprême*, accablant d'ennui et de préciosité, ou que Jean Lorrain avec *Les Noronsoff*, qui est plus amusant à lire (1).

J'ai déjà évoqué dans les colonnes d'*Arcadie* (n° 233 de mai 1973) le personnage scandaleux de Jean Lorrain, fardé, couvert de bijoux, dont on craignait la langue acérée car il n'épargnait personne dans ses chroniques journalistiques et qui faisait étalage devant le Tout-Paris de ses relations homosexuelles avec des apaches et des débardeurs, se surnommant lui-même « l'Enfantropé ».

Les Noronsoff racontent l'histoire d'un prince russe richissime, phthisique et névrosé, à la fois faible et cruel qui échoue à Nice, à demi mourant, dans un palais fastueux dominant la baie des Anges, accompagné de sa vieille mère, d'une multitude de domestiques et d'une cour de parasites qui profitent de sa générosité lorsqu'ils savent lui procurer les plaisirs qu'il recherche.

Car le prince Noronsoff aime les hommes, de préférence de vigoureux marins, mais il aime aussi caresser des jeunes adolescents beaux comme des dieux, notamment les deux fils d'une comtesse ruinée qui fait partie des parasites l'entourant, et qui sait l'amuser.

Il organise des réceptions somptueuses auxquelles il invite des gens du monde qu'il se plaît à scandaliser. Ainsi lors d'un grand dîner, au milieu de la table est placé un immense surtout, couvert d'une gaze dorée piquée de fleurs. Et à la fin du repas les domestiques enlèvent la gaze et découvrent trois hommes du peuple, nus, costauds et tatoués chacun à leur façon de manière assez étrange sur tout le corps. Les invités s'enfuient, épouvantés.

Une autre fête organisée par le prince Noronsoff se solde pour lui par un terrible fiasco. Il veut absolument éblouir un très riche lord anglais, venu à Nice sur un yacht superbe, et dont il est fort jaloux car ce lord s'intéresse à la comtesse, mère des jeunes et beaux garçons. Il décide d'organiser une fabuleuse fête, avec des centaines de

(1) Editions des Autres.

figurants choisis parmi le peuple de Nice, et de représenter dans son jardin les fêtes d'Adonis, ce dernier étant joué par l'un des fils de la comtesse.

Naturellement le prince sélectionne les plus beaux figurants et les fait déshabiller devant lui avant d'essayer leurs costumes.

Mais voici qu'au moment où la fête va commencer, le prince reçoit un mot de la comtesse qui lui annonce que ni elle, ni son fils, ni le lord ne pourront assister à la fête car elle épouse le lord et quitte Nice avec celui-ci.

Le prince en fait une attaque mais en réchappe. Après avoir digéré l'affront, il s'entiche d'un superbe pêcheur, Napolitain musclé qu'il remarque sur le port et dont il s'attache immédiatement les services. Mais la fiancée du pêcheur vient le récupérer à la villa, et lorsque le prince part à sa recherche au marché de Nice, elle lui envoie une giflette si forte qu'il s'évanouit. Peu après il meurt d'une apoplexie.

Toute cette histoire mélodramatique est écrite dans un style souvent trop ampoulé, trop emphatique. Mais Jean Lorrain sait raconter, faire vivre les personnages étonnants d'un monde aujourd'hui disparu, d'une certaine société riche et oisive qui s'ennuyait à cette époque sur la Côte-d'Azur. Surtout, et c'est ce qui nous intéresse, il a réussi, sans jamais entrer dans trop de précisions crues, à évoquer une certaine homosexualité qu'il connaissait bien car Jean Lorrain, tout comme le prince Noronsoff, adorait draguer les solides pêcheurs niçois auprès desquels il paraît qu'il avait beaucoup de succès.

RENÉ SORAL.

ARGUMENTAIRE

Quatorze fiches réalisées par la Commission du monde professionnel d'ARCADIE destinées à tous ceux qui veulent avoir des arguments pour discuter de l'homophilie.

Indispensable à tous ceux qui militent...

Ed. ARCADIE — 10 F

HOMO-LOGIE

de MICHEL d'HERMES (1).

Un pamphlet, pour être réussi, doit comporter tant d'éléments que peu atteignent leur but. Le temps de la Révolution, puis certains moments privilégiés du XIX^e siècle (héritiers en cela des ironies philosophiques du Siècle des Lumières), ont vu des pamphlétaires de talent savoir risquer, avec panache et courage, leur sécurité, leur liberté; certains ont durement payé l'honneur de leur plume libre.

Le genre s'en était quelque peu perdu, et les essais de la décennie présente ne sont pas tous convaincants... Il est vrai qu'il faut à l'auteur à la fois une documentation, des arguments... et quelque chose à dire; aussi de l'esprit, de l'irrespect — voire de l'insolence —, et... du talent. On comprend que les morceaux friands soient rares.

*

La collection « Désordres » d'un courageux éditeur s'ouvre à ce **Court Traité des Mœurs** ainsi que l'indique le sous-titre. Dès la première page on sait que l'auteur peut se permettre d'écrire : il a du style, il est lisible, clair; et acerbe, satirique, étonnant parfois. Ensuite on réagit, on est piqué, on proteste : mais on continue la lecture, on sourit, on acquiesce... jusqu'au prochain coup d'épingle, et à la ruade.

J'avais tout d'abord marqué des phrases à citer ici : or, à les isoler, j'aurais affaibli la diatribe. Non que quelques-unes ne supportent pas la cueillette :

« Dès que la morale prétend faire la loi, on entre dans l'imposture » (p. 41) ;

« Chaque regard, même bienveillant, porte lunettes d'inquisiteur » (p. 113).

Mais combien d'autres sont à leur place dans un contexte dru (le mot cru, s'il est exact, n'est pas pudiquement et sottement remplacé par une périphrase); et ce n'est pas la moindre vertu de ce libelle sain, sérieux, et souvent corrosif.

(1) *Homo-logie, Court Traité des Mœurs*. Editions Paul Vermont, 122 p., in18°, 4^e trimestre 1979.

Que les homophiles ne gloussent pas d'avance, ils ne sont pas épargnés :

« Le vice des homosexuels, c'est l'angélisme. Le seul, mais impardonnable. Ils sont d'avant le péché. » (p. 113).

Les gens de gauche sont invités à se hérissier, en lisant les lignes consacrées au peuple qui « obéit aux stéréotypes d'une civilisation qui l'écrase ». Les confesseurs de tous bords, les hypocrites cagots et les baveux imbéciles sont fustigés comme il se doit ; hélas ! on doute qu'ils lisent jamais ces pages ; le feraient-ils, qu'ils ne comprendraient pas ; en tout cas ils ne comprendraient que c'est d'eux qu'il s'agit :

« On n'a pas son bon homosexuel comme on a son bon juif, puis- qu'on a déposé de si vains et si vilains préjugés. (...) »

« Savez-vous qu'il est pédéraste ? Qu'il n'aime pas le melon n'inté- resse que les maîtresses de maison, qu'il n'aime pas les femmes inté- resse tout le monde » (p. 48).

Le grand intérêt — et oserai-je dire, l'originalité — de ce factum est qu'il comprend chacun, non pour l'excuser, mais pour mieux cerner les bonnes ou mauvaises raisons qu'il se donne de penser et d'agir comme il le fait :

« Touchant la sexualité, faire importe moins que dire » (p. 51) ; voilà pour les uns. Tel(le) qui cherche son (sa) semblable sait bien qu'il(elle) quête un absolu (divin ?) inatteignable... (p. 93) ; mais « cet autre corps semblable au mien m'éclaire parce qu'il est autre et me révèle moi dehors. Je sais où il peut jouir parce que je sais pourquoi » (p. 103) ; les autres (nous) devraient méditer ces pages.

✱

Méditer, oui, après une relecture, voilà ce qu'il faut faire : car ce court texte, d'un peu plus de cent pages, est vigoureux, décapant ; mais tonique, roboratif, et tout bien pesé, porteur d'espérance.

PIERRE NOUVEAU.

CHRISTIAN GURY

LES VERGERS DE SODOME

— 20 F —

— 198 —

LES PROPHÈTES ONT DISPARU

OPERA,

Livret et musique de Francis Corlitz

Disque 33 1 - 42 F

Livret - 50 F

COMME UNE FEMME

film français de CHRISTIAN DURA.

Sujet délicat s'il en fut, la transexualité risque en permanence d'être confondue avec l'homosexualité, le travestisme ou encore l'hermaphrodisme.

On a défini le transexualisme comme « un trouble de l'identité de genre dans lequel la personne manifeste avec une conviction constante et persistante, le désir de vivre comme un membre du sexe opposé, et prend progressivement des mesures pour vivre dans le rôle sexuel opposé, à plein temps ».

Il va sans dire que le film de Dura ne fait qu'écornifler ce grave sujet et qui, jouant au maximum sur l'ambiguïté, il risque de contribuer à répandre ou à entretenir des notions fausses.

En élisant une assez jolie personne pour jouer le rôle du transexuel, Vicky (Pascale), le réalisatur veut rendre sa démonstration plus probante.

L'histoire assez mièvre décrit les situations classiques qu'entraîne le transexualisme : affrontements familiaux, déceptions amoureuses, etc.

Une autre « habileté » est d'avoir choisi un Américain pour tenir l'emploi du transexuel — prestige de l'exotisme sans doute !

Quant au milieu complaisamment décrit c'est fatalement celui des boîtes de nuit, truffé pour la circonstance de pantins sans originalité.

En bref, si ce film n'avait le mérite d'aborder une question aussi grave que complexe, fut-ce avec maladresse et artifice, il ne mériterait guère de retenir l'attention.

A réserver, si toutefois il en existe vraiment un, à un public très averti : telle quelle cette œuvre ne peut que desservir la cause qu'elle prétend illustrer.

SINCLAIR.

— 199 —

LE VOYAGE EN DOUCE

film français de MICHEL DEVILLE.

Au creux de la vague qui suit trop souvent les fêtes de fin d'année en matière de créations, deux films pourraient, me semble-t-il, retenir l'attention de nos sœurs arcadiennes.

Un couple parfait ne me paraît pas l'une des productions les plus réussies de Robert Altman.

A tout le moins il a le mérite au cours d'un épisode secondaire de montrer avec sympathie une union féminine comblée par la grossesse surprise de l'une des deux compagnes.

Cette attitude aurait d'ailleurs, si l'on en croit l'auteur, nui au succès du film aux U.S.A.

Puissent toutefois les désirs maternels de nos amies être ainsi parfaitement exaucés.

Plus complexe, plus singulier et beaucoup plus attachant se révèle le film de Michel Deville : *Le voyage en douce*.

Au cours d'une escapade loin de toute famille, deux amies de pension, Géraldine Chaplin et Dominique Sanda, jouent avec virtuosité au chat et à la souris dans des situations souvent fort ambiguës.

Rien n'est souligné mais tout est évoqué au long de ces écorniflages avec un rare bonheur.

Courez-y, chères arcadiennes, tant de grâce tient un peu du miracle et loué soit Deville après l'étonnant Dossier 51 de montrer une autre face de son réel talent.

SINCLAIR.

CHRISTIAN GURY

LES VERGERS DE SODOME

— L'épisode du billet froissé suggéré, paraît-il, par notre ami Yves Navarre fera, je pense, rêver plus d'un Arcadien.

LES PROPHÈTES ONT DISPARU

OPÉRA

Livret et musique de Francis Contin

Disque 33 t : 42 F

Avec la brochure du livret : 50 F

Cassette : port compris : 44 F

Avec le livret : 55 F

VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE

VOUS SERA RÉSERVÉ

A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS

Téléphone : 700-54-53

Métro Bastille ou Ledru-Rollin

*

Retenir sa table

*

CLAUDE VOUS PROPOSE...

de 12 à 22 heures tous les jours,
sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues
servies avec gentillesse,
dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION
d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

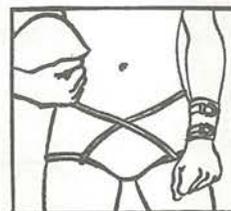
40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1979 Cuir, Nylon, Caoutchouc



Pour les Fous du Cuir
et les Anticonformistes

Boy's [Cuir]

Boîte Postale : N° 33

13005 - MARSEILLE

CATALOGUES et TARIFS
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition



• Boutique de Vente, 37, rue Mazagan, 13001 Marseille. •





*ouverture
d'un salon
de coiffure*

*prothèse
capillaire*

*soins du visage
et du corps*

Consultation gratuite

PRIX MODÉRÉS

**18, RUE DES MESSAGERIES
PARIS 10^e**

**Métro Poissonnière
Parking privé**

Tél. : 824-60-12 - 824-48-61

DU NOUVEAU !

**AU CLUB
D'ESTHÉTIQUE**

Salvatore



Sur rendez-vous
du mardi au samedi
de 9 à 19 heures

Cadre agréable et masculin
ambiance relaxante